

11474 de 9

L A  
P U C E L L E  
D' O R L É A N S ,  
P O È M E .

---

S E C O N D E P A R T I E .

---

BRITISH

MUSEUM

LIBRARY

STAMPED



L A  
PUCELLE  
D'ORLÉANS,

POÈME  
EN VINGT-UN CHANTS,  
AVEC DES NOTES,

*AUQUEL on a joint plusieurs Pièces  
qui y ont rapport.*

---

SECONDE PARTIE.

---



A L O N D R E S.



M. DCC. LXXX.

THE VINEYARD

OF THE

ROYAL

ACADEMY OF ARTS

AND

OF THE

ARTS

OF THE

ARTS

OF THE

ARTS

OF THE

ARTS

OF THE

ARTS



## CHANT XII.



## CHANT DOUZIEME.

*Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve  
Agnès , qui se consolait avec Monrose  
dans le château de Cutendre.*

J'AVAIS juré de laisser la morale ,  
De conter net , de fuir les longs discours.  
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?  
Il est bavard , & ma plume inégale  
Va griffonnant de son bec effilé  
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.  
Jeunes beautés , filles , veuves , ou femmes ,  
Qu'il enrôla sous les drapeaux charmans ,

*II Partie.*

A

Vous qui lancez & recevez ses flammes ,  
Or dites-moi ; quand deux jeunes amans ,  
Egaux en grace , en mérite , en talens ,  
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent ,  
Egalement vous pressent , vous excitent ,  
Mettent en feu vos sensibles appas ,  
Vous éprouvez un étrange embarras.  
Connaissez-vous cette histoire frivole  
D'un certain âne , illustre dans l'école ?  
Dans l'écurie on vint lui présenter  
Pour son dîner deux mesures égales ,  
De même forme , à pareils intervalles ;  
Des deux côtés l'âne se vit tenter  
Egalement , & dressant ses oreilles  
Juste au milieu de deux formes pareilles ,  
De l'équilibre accomplissant les loix ,  
Mourut de faim , de peur de faire un choix.  
N'imitiez pas cette philosophie ,  
Daignez plutôt honorer tout d'un tems ,  
De vos bontés vos deux jeunes amans ,  
Et gardez-vous de risquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent ,  
Si pollué , si triste & si sanglant ,  
Où le matin vingt nonnes affligées ,  
Par l'amazone ont été trop vengées ,  
Près de la Loire était un vieux château  
A pont-levis , machicoulis , tourelles ; (a)  
Un long canal transparent , à fleur d'eau ,

En serpentant tournait au pied d'icelles ,  
Puis embrassait en quatre cents jets d'arc ,  
Les murs épais qui défendaient le parc.  
Un vieux baron surnommé de Cutendre ,  
Était seigneur de cet heureux logis.  
En sûreté chacun pouvait s'y rendre.  
Le vieux seigneur , dont l'ame est bonne &  
tendre ,

En avait fait l'asyle du pays.  
Français , Anglais , tous étaient ses amis.  
Tout voyageur en coche , en botte , en guêtre ,  
Ou prince , ou moine , ou nonne , ou turc ,  
ou prêtre ,

Y recevaient un accueil gracieux :  
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux ;  
Car tout baron a quelque fantaisie :  
Et celui-ci pour jamais résolut ,  
Qu'en son châtel en nombre pair on fût ,  
Jamais impair. Telle était sa folie.  
Quand deux-à-deux on abordait chez lui ,  
Tout allait bien : mais malheur à celui  
Qui venait seul en ce logis se rendre ;  
Il soupait mal ; il lui fallait attendre  
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux ,  
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fiere Jeanne ayant repris ses armes ,  
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes ,  
Devers la nuit y conduisit au frais ,

En devisant , la belle & douce Agnès.  
Cet aumônier qui la suivait de près ,  
Cet aumônier ardent , insatiable ,  
Arrive aux murs du logis charitable.  
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent  
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant ,  
Plein de l'ardeur d'achever sa curée ,  
Va du bercail escalader l'entrée :  
Tel enflammé de sa lubrique ardeur ,  
L'œil tout en feu , l'aumônier ravisseur  
Allait cherchant les restes de sa joie ,  
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie ;  
Il sonne , il crie , on vient , on aperçut  
Qu'il était seul ; & soudain il parut  
Que les deux bois , dont les forces mouvantes  
Font ébranler les solives tremblantes  
Du pont-levis , par les airs s'élevaient ,  
Et s'élevant le pont-levis haussaient.  
A ce spectacle , à cet ordre du maître ,  
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.  
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;  
Il tend les mains , veut crier , perd la voix.  
On voit souvent du haut d'une gouttière ,  
Descendre un chat auprès d'une-volière ,  
Passant la griffe à travers les barreaux ,  
Qui contre lui défendent les oiseaux.  
Son œil poursuit cette espèce emplumée ,  
Qui se tapit au fond d'une ramée.  
Notre aumônier fut encor plus confus ,

Alors qu'il vit sous des ormes touffus  
Un beau jeune homme à la tresse dorée ,  
Au sourcil noir , à la mine assurée ,  
Aux yeux brillants , au menton cotonné ,  
Au teint fleuri par les graces orné ,  
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :  
C'était l'amour , ou c'était mon beau page :  
C'étoit Monrose. Il avait tout le jour  
Cherché l'objet de son naissant amour.  
Dans le couvent reçu par les nonettes ,  
Il apparut à ces filles discrètes ,  
Non moins charmant que l'ange Gabriel ,  
Pour les bénir venant du haut du ciel.  
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose ,  
Sentaient rougir leurs visages de rose ,  
Disant tout bas : ah que n'était-il là ,  
Dieu paternel , quand on nous viola !  
Toutes en cercle autour de lui se mirent ,  
Parlant sans cesse , & lorsqu'elles apprirent  
Que ce beau page allait chercher Agnès ,  
On lui donna le coursier le plus frais ,  
Avec un guide , afin que sans esclandre  
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant il vit près du chemin ,  
Non loin du pont , l'aumônier inhumain.  
Lors tout ému de joie & de colère ,  
Ah , c'est donc toi , prêtre de Belzébut !  
Je jure ici Chandos & mon salut ,

Et plus encor , les yeux qui m'ont su plaire ,  
Que tes forfaits vont enfin se payer.  
Sans repartir , le bouillant aumônier  
Prend d'une main par la rage trablante  
Un pistolet , en presse la détente , (b)  
Le chien s'abat , le feu prend , le coup part ;  
Le plomb chassé siffle & vole au hasard ,  
Suivant au loin la ligne mal mirée  
Que lui traçait une main égarée.  
Le page vif , & par un coup plus sûr  
Atteint le front , ce front horrible & dur ,  
Où se peignait une ame détestable.

L'aumônier tombe , & le page vainqueur ;  
Sentit alors dans le fond de son cœur  
De la pitié le mouvement aimable.  
Hélas , dit - il , meurs du moins en chrétien ;  
Dis *Te Deum* ; tu vécus comme un chien ;  
Demande au ciel pardon de ta luxure ;  
Prononce *Amen* , donne ton ame à Dieu.  
Non , répondit le maraud à tonsure ,  
Je suis damné , je vais au diable , adieu.  
Il dit & meurt : son ame déloyale  
Alla grossir la cohorte infernale. (c)

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent  
Allait rôtir aux brafiers de Satan ,  
Le bon roi Charle accablé de tristesse ,  
Allait cherchant son errante maîtresse ,  
Se promenant , pour calmer sa douleur ,

Devers la Loire avec son confesseur.  
Il faut ici , lecteur , que je remarque  
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur ,  
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque  
Par étiquette a pris pour directeur.  
C'est un mortel tout pétri d'indulgence ,  
Qui doucement fait pencher dans ses mains ,  
Du bien , du mal la trompeuse balance ,  
Vous mène au ciel par d'aimables chemins ,  
Et fait pécher son maître en conscience :  
Son ton , ses yeux , son geste composant ,  
Observant tout , flattant avec adresse  
Le favori , le maître , la maîtresse ;  
Toujours accort , & toujours complaisant.

Le confesseur du monarque gallique  
Était un fils du bon saint Dominique.  
Il s'appellait le père Bonifoux ,  
Homme de bien , se faisant tout à tous.  
Il lui disait d'un ton dévot & doux ,  
Que je vous plains ! la partie animale  
Prend le dessus : la chose est bien fatale.  
Aimer Agnès est un péché vraiment ;  
Mais ce péché se pardonne aisément :  
Au tems jadis il était fort en vogue  
Chez les Hébreux enfans du décalogue.  
Cet Abraham , ce père des croyans ,  
Avec Agar s'avisa d'être père ;  
Car sa servante avait des yeux charmans ,

Qui de Sara méritaient la colère.  
Jacob le juste épousa les deux sœurs.  
Tout patriarche a connu les douceurs  
Du changement dans l'amoureux mystère.  
Le vieux Booz en son vieux lit reçut ,  
Après moisson la bonne & vieille Ruth.  
Et sans compter la belle Betzabée ,  
Du bon David l'ame fut absorbée  
Dans les plaisirs de son ample ferrail.  
Son vaillant fils , fameux par sa crinière ,  
Un beau matin , par vertu singulière ,  
Vous repassa tout ce gentil bercail.  
De Salomon vous savez le partage.  
Comme un oracle on écoutait sa voix ,  
Il savait tout , & des rois le plus sage ,  
Était aussi le plus galant des rois.  
De leurs péchés si vous suivez la trace ,  
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour ,  
Consolez-vous ; la sagesse a son tour.  
Jeune on s'égare , & vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot , ce discours est fort bon ,  
Mais que je suis bien loin de Salomon !  
Que son bonheur augmente mes détresses !  
Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses , (d)  
Je n'en ai qu'une ; hélas je ne l'ai plus !

Des pleurs alors sur son nez répandus ,  
Interrompaient sa voix tendre & plaintive :  
Lorsqu'il avise , en tournant vers la rive ,

Sur un cheval trottant d'un pas hardi ,  
 Un manteau rouge , un ventre rebondi ,  
 Un vieux rabat ; c'était Bonneau lui-même.  
 Un chacun fait qu'après l'objet qu'on aime ,  
 Rien n'est plus doux pour un parfait amant ,  
 Que de trouver son très-cher confident.  
 Le Roi perdant & reprenant haleine ,  
 Crie à Bonneau , quel démon te ramène ?  
 Que fait Agnès , dis , d'où viens-tu , quels  
     lieux  
 Sont embellis , éclairés par ses yeux ?  
 Où la trouver ? dis donc , répond donc , parle.

Aux questions qu'enfilait le Roi Charle ,  
 Le bon Bonneau conta de point en point  
 Comme il avait été mis en pourpoint ,  
 Comme il avait servi dans la cuisine ,  
 Comme il avait par fraude clandestine ,  
 Et par miracle à Chandos échappé ,  
 Quand à se battre on était occupé ;  
 Comme on cherchait cette beauté divine ;  
 Sans rien omettre il raconta fort bien  
 Ce qu'il savait ; mais il ne savait rien.  
 Il ignorait la fatale aventure ,  
 Du prêtre anglais la brutale luxure ,  
 Du page aimé l'amour respectueux ,  
 Et du couvent le sac incestueux.

Après avoir bien expliqué leurs craintes ,  
 Repris cent fois le fil de leurs plaintes ,

Maudit le fort & les cruels Anglais ,  
Tous-deux étaient plus tristes que jamais.  
Il était nuit ; le char de la grande ourse (e)  
Vers son Nadir avait fourni sa course :  
Le Jacobin dit au prince pensif ,  
Il est bien tard , soyez mémoratif  
Que tout mortel , prince , ou moine à cette  
heure

Devrait chercher quelque honnête demeure ,  
Pour y souper & pour passer la nuit.  
Le triste roi par le moine conduit ,  
Sans rien répondre , & ruminant sa peine ,  
Le cou penché galoppe dans la plaine :  
Et bientôt Charle & le prêtre & Bonneau  
Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable page ,  
Lequel ayant jeté dans le canal  
Le corps maudit de son damné rival ,  
Ne perdait point l'objet de son voyage.  
Il dévorait en secret son ennui ,  
Voyant ce pont entre sa dame & lui.  
Mais quand il vit aux rayons de la lune  
Les trois Français , il sentit que son cœur  
Du doux espoir éprouvait la chaleur :  
Et d'une grace adroite & non commune  
Cachant son nom , & surtout son ardeur ,  
Dès qu'il parut , dès qu'il se fit entendre ,  
Il inspira je ne sais quoi de tendre ;

Il plût au prince , & le moine bénin  
Le caressait de son air patelin ,  
D'un œil dévot & du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre ,  
On vit bientôt les deux flèches abattre  
Le pont mobile ; & les quatre coursiers  
Font en marchant gémir les madriers ( f )  
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine ;  
En arrivant droit devers la cuisine ,  
Songe au soupé. Le moine au même lieu ,  
Dévotement en rendit grace à Dieu.  
Charles prenant un nom de gentilhomme ,  
Court à Cutendte avant qu'il prît son somme  
Le bon baron lui fit son compliment ,  
Puis le mena dans son appartement.  
Charles a besoin d'un peu de solitude ,  
Il veut jouir de son inquiétude.  
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas  
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en fut bien davantage.  
Avec adresse il fit causer un page ,  
Il se fit dire où reposait Agnès ,  
Remarquant tout avec des yeux discrets.  
Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide  
Guette au passage une souris timide ,  
Marchant tout doux , la terre ne sent pas  
L'impression de ses pieds délicats ;  
Dès qu'il l'a vue , il a sauté sur elle.

Ainsi Monrose avançant vers la belle ,  
Etend un bras , puis avance à tâtons ,  
Posant l'orteil , & haussant les talons.  
Agnès , Agnès , il entre dans ta chambre.  
Moins promptement la paille vole à l'ambre ,  
Et le fer suit moins sympathiquement  
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.  
Le beau Monrose en arrivant se jette  
A deux genoux au bord de la couchette ,  
Où sa maîtresse avait entre deux draps  
Pour sommeiller arrangé ses appas.  
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force ,  
Ni le loisir ; le feu prit à l'amorce  
En un clin d'œil : un baiser amoureux  
Unit soudain leurs bouches demi closes.  
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.  
Agnès aida Monrose impatient  
A dépouiller , à jeter promptement  
De ses habits l'incommode parure ,  
Déguisement qui pèse à la nature ,  
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu ,  
Que hait sur-tout un dieu qui va tout nu.

Dieux ! quels objets ! est-ce Flore , Zéphire ;  
Est-ce Piché qui caresse l'amour ?  
Est-ce Vénus que le fils de Cinire (g)  
Tient dans ses bras loin des rayons du jour ,  
Tandis que Mars est jaloux & soupire ?

Le Mars Français, Charle au fond du châ-  
teau ,  
Soupire

Soupire alors avec l'ami Bonneau ,  
 Mange à regret & boit avec tristesse.  
 Un vieux valet bavard de son métier ,  
 Pour égayer sa taciturne altesse , (b)  
 Apprit au roi , sans se faire prier ,  
 Que deux beautés , l'une robuste & fière ,  
 Aux cheveux noirs , à la mine guerrière ,  
 L'autre plus douce , aux yeux bleus , au teint  
 frais ,

Couchaient alors dans la gentilhommière :  
 Charle étonné les soupçonne à ces traits ;  
 Il se fait dire , & puis redire encore ,  
 Quels sont les yeux , la bouche , les cheveux ,  
 Le doux parler , le maintien vertueux  
 Du cher objet de son cœur amoureux.  
 C'est elle enfin , c'est tout ce qu'il adore ;  
 Il en est sûr , il quitte son repas.  
 Adieu , Bonneau ; je cours entre ses bras.  
 Il dit & vole , & non pas sans fracas :  
 Il était roi , cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie , il répète & redit  
 Le nom d'Agnès , tant qu'Agnès l'entendit.  
 Le couple heureux en trembla dans son lit.  
 Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?  
 Voici comment le beau page s'y prit.  
 Près du lambris dans une grande armoire ,  
 On avait mis un petit oratoire ,  
 Autel de poche , où lorsque l'on voulait ,

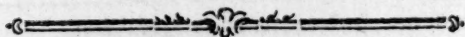
*II Partie.*

B

Pour quinze sous un capucin venait. (i)  
Sur le retable en voûte pratiquée  
Est une niche en attendant son saint.  
D'un rideau verd la niche était masquée.  
Que fait Monrose ? un beau penser lui vint  
De s'ajuster dans la niche sacrée ,  
En bienheureux derrière le rideau ,  
Il se tapit , sans pourpoint , sans manteau.  
Charles volait , & presque dès l'entrée  
Il saute au cou de sa belle adorée ;  
Et tout en pleurs il veut jouir des droits  
Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.  
Le saint caché frémit à cette vue :  
Il fait du bruit , & la table remue :  
Le prince approche , il y porte la main ,  
Il sent un corps , il recule , il s'écrie ,  
Amour, Satan, saint François, saint Germain,  
Moitié frayer , & moitié jalousie :  
Puis tire à lui , fait tomber sur l'autel  
Avec grand bruit , le rideau sous lequel  
Se blotissait cette aimable figure ,  
Qu'à son plaisir façonna la nature.  
Son dos tourné par pudeur étalait  
Ce que César sans pudeur soumettait  
A (k) Nicomède en sa belle jeunesse ,  
Ce que jadis le héros de la Grèce  
Admira tant dans son Epestion , (l)  
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.  
Que les héros , ô ciel , ont de faiblesse !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil  
De cette histoire , au moins se souvient-il  
Que dans le camp , la courageuse Jeanne  
Traça jadis au bas du dos profane ,  
D'un doigt conduit par monsieur saint Denis ,  
Adroitement trois belles fleurs de lys.  
Cet écusson , ces trois fleurs , ce derriere  
Emûrent Charles : il se mit en priere.  
Il croit que c'est un tour de Belzébut.  
De repentir & de douleur atteinte ,  
La belle Agnès s'évanouit de crainte.  
Le prince alors , dont le trouble s'accrut ,  
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle ;  
Accourez tous ; le diable est chez ma belle.  
Aux cris du roi , le confesseur troublé ,  
Non sans regret quitte aussi - tôt la table.  
L'ami Bonneau monte tout essoufflé ;  
Jeanne s'éveille , & d'un bras redoutable  
Prenant ce fer que la victoire suit ,  
Cherche l'endroit d'où partait tout ce bruit.  
Et cependant le baron de Cutendre  
Dormait à l'aise , & ne put rien entendre.





## NOTES.

(a) **M**ACHICOULIS, ou *macheculis*, ce sont des ouvertures entre les crenaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

(b) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que long-tems après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

(c) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme, le vice y est toujours puni. L'aumônier scandaleux meurt impénitent, Grifbourdon est damné, Chandos est vaincu & tué, &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poetica*.

(d) Charles oublie sept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur, & à sa sagesse.

(e) Le *nadir* en arabe signifie les plus bas, & le *zenith*, le plus haut. La grande ourse est l'*arctos* des grecs qui a donné son nom au pôle arctique.

(f) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

(g) Adonis.

(h) On traitait les rois d'altesse alors.

(i) Il n'y avait point encore de pères capucins ; c'est une faute contre le costume.

(k) Des ignorans , dans les éditions précédentes toutes tronquées , avaient imprimé *Licomède* , au lieu de *Nicomède* : c'était un roi de Bithynie. *César in Bithyniam missus* , dit Suétone , *desedit apud Nicomedem , non sine rumore prostrata regi pudicitia.*

(l) *Alexander pädicator Ephesiönis , Adrianus Antinoi.* Non - seulement l'empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon , mais il lui érigea un temple , & Tertullien avoue qu'Antinoüs faisait des miracles.





## CHANT XIII.



## CHANT TREIZIEME.

*Sortie du château de Cutendre. Combat  
de la Pucelle & de Jean Chandos.  
Etrange loi du combat à laquelle la  
Pucelle est soumise ; vision du père  
Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur  
de Jeanne.*

C'ETAIT le tems de la saison brillante ,  
Quand le soleil aux bornes de son cours  
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours ;  
Et se plaissant dans sa démarche lente

A contempler nos fortunés climats ,  
Vers le tropique arrête encor ses pas.  
O grand saint Jean (a) ! c'était alors ta fête ;  
Premier des Jean , orateur des déserts ,  
Toi qui criais jadis à pleine tête ,  
Que du salut les chemins soient ouverts ;  
Grand précurseur , je t'aime , je te sers.  
Un autre Jean eut la bonne fortune  
De voyager au pays de la lune ,  
Avec Astolphe , & rendit la raison (b)  
Au paladin amoureux d'Angelique.  
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom !  
Tu protégeas ce chantre aimable & rare ,  
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare ,  
Par le tissu de ses contes plaisans ;  
Tu pardonnas aux vives apostrophes  
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.  
Etends sur moi tes discours bienfaisans ,  
J'en ai besoin , car tu fais que les gens  
Sont bien plus sots , & bien moins indulgens ,  
Qu'on ne l'était au siècle du génie ,  
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.  
Protège-moi contre ces durs esprits ,  
Frondeurs pesans de mes légers écrits.  
Si quelquefois l'innocent badinage  
Vient en riant égayer mon ouvrage ,  
Quand il le faut je suis très-sérieux :  
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.  
Conduis ma plume , & sur-tout daigne faire

Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant la fière Jeanne d'Arc  
D'une lucarne aperçut dans le parc  
Cent palefrois , une brillante troupe  
De chevaliers ayant dames en croupe ,  
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains  
Tout l'attirail des combats inhumains ;  
Cent boucliers où des nuits la courrière  
Réfléchissait sa tremblante lumière ,  
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés ,  
Et les longs bois d'un fer pointu chargés ,  
Et des rubans dont les touffes dorées  
Pendaient au bout des lances acérées.  
Voyant cela Jeanne crut fermement  
Que les Anglais avaient surpris Cutendre.  
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.  
En fait de guerre on peut bien se méprendre ,  
Ainsi qu'ailleurs ; mal voir & mal entendre  
De l'héroïne était souvent le cas ,  
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre  
Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;  
C'est ce Dunois de Milan revenu ,  
Ce grand Dunois à Jeanne si connu ,  
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.  
Elle était d'aise & d'amour transportée ;  
Elle en avait sujet assurément.  
Elle voyage avec son cher amant ;

Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,  
Que l'honneur guide, & que l'amour cha-  
touille.

Elle le suit toujours avec honneur ;  
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée,  
Dans le château la nuit était entrée.  
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit,  
Crut qu'elle allait combattre, & la suivit ;  
Et dans l'erreur qui trompait son courage,  
Il laisse encor Agnès avec son page.

O page heureux, & plus heureux cent fois  
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,  
Que de bon cœur alors tu rendis grace  
Au benoît saint dont tu tenais la place !  
Il te fallut r'habiller promptement.  
Tu rajustas ta trouffe diaprée,  
Agnès t'aidait d'une main timorée,  
Qui s'égarait & se trompait souvent.  
Que de baisers sur sa bouche de rose  
Elle reçut en r'habillant Monrose !  
Que son bel œil le voyant rajusté,  
Semblait encor chercher la volupté !  
Monrose au parc descendit sans rien dire.  
Le confesseur tout saintement soupire,  
Voyant passer ce beau jeune garçon,  
Qui lui donnait de la distraction.

La douce Agnès composa son visage ,  
Ses yeux , son air , son maintien , son langage .  
Auprès du roi , Bonifoux se rendit ,  
Le consola , le rassura , lui dit  
Que dans la niche un envoyé céleste  
Était d'en-haut venu pour annoncer  
Que des Anglais la puissance funeste  
Touchait au terme , & que tout doit passer ;  
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.  
Charles le crut , car il aimait à croire.  
La sœur Jeanne appuya ce discours :  
» Du ciel , dit-elle , acceptons le secours.  
» Venez , grand prince , & rejoignons l'armée ,  
» De votre absence à bon droit alarmée ».

Sans balancer la Trimouille & Dunois  
De cet avis furent à haute voix.  
Par ces héros la belle Dorothée  
Honnêtement au roi fut présentée.  
Agnès la baise , & le noble escadron  
Sortit enfin du logis du baron.

Le juste ciel aime souvent à rire  
Des passions du sublunaire empire.  
Il regardait cheminer dans les champs ,  
Cet escadron de héros & d'amans.  
Le roi de France allait près de sa belle ,  
Qui s'efforçant d'être toujours fidèle ,  
Sur son cheval la main lui présentait ,  
Serrait la sienne , exhalait sa tendresse ;

Et cependant , ô comble de faiblesse !  
De tems en tems le beau page lorgnait.  
Le confesseur psalmodiant suivait ,  
Des voyageurs récitait la prière ,  
S'interrompait en voyant tant d'attraits ,  
Et regardait avec des yeux distraits  
Le roi , le page , Agnès , & son bréviaire.  
Tout brillant d'or , & le cœur plein d'amour ,  
Ce la Trimouille , ornement de la cour ,  
Caracolait auprès de Dorothee ,  
Ivre de joie & d'amour transportée ,  
Qui le nommait son cher libérateur ,  
Son cher amant , l'idole de son cœur.  
Il lui disait : Je veux après la guerre ,  
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.  
O cher objet dont je suis toujours fou ,  
Quand serons-nous tous les deux en Poitou ?

Jeanne auprès d'eux , ce fier soutien du  
trône ,  
Portant corset & jupon d'amazone ,  
Le chefforné d'un petit chapeau vert ,  
Enrichi d'or & de plumes couvert ,  
Sur son fier âne étalait ses gros charmes ,  
Parlait au roi , courait , allait le pas ,  
Se rengorgeait , & soupirait tout bas  
Pour le Dunois compagnon de ses armes ;  
Car elle avait toujours le cœur ému ,  
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

Bonneau

---

## CHANT TREIZIEME. 25

---

Bonneau portant barbe de patriarche ,  
Suant , soufflant , Bonneau fermait la marche.  
O d'un grand roi serviteur précieux ,  
Il pense à tout ; il a soin de conduire  
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux ,  
Longs saucissons , pâtés délicieux ,  
Jambons , poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait , alors que Jean Chandos ,  
Cherchant par-tout son Agnès & son page ,  
Au coin d'un bois , près d'un certain passage ,  
Le fer en main rencontra nos héros.  
Chandos avait une suite assez belle  
De fiers Bretons , pareille en nombre à celle  
Qui suit les pas du monarque amoureux.  
Mais elle était d'espèce différente :  
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.  
Oh ! oh , dit-il d'une voix menaçante ,  
» Galans Français , objets de mon courroux ,  
» Vous avez donc trois filles avec vous ,  
» Et moi , Chandos , je n'en aurai pas une ?  
» C'a , combattons : je veux que la fortune  
» Décide ici qui fait le mieux de nous  
» Mettre à plaisir ses ennemis dessous ,  
» Frapper d'estoc & pointer de sa lance ;  
» Que de vous tous le plus ferme s'avance ;  
» Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra  
» L'une des trois à son aise tiendra.

*II Partie.*

C

Le roi piqué de cette offre cynique ,  
Veut l'en punir , s'avance , prend sa pique.  
Dunois lui dit : Ah laissez-moi , seigneur ,  
Venger mon prince & ces dames l'honneur.  
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;  
Chacun prétend à l'honneur de la fête.  
L'ami Bonneau toujours de bon accord ,  
Leur proposa de s'en remettre au sort.  
Car c'est ainsi que les guerriers antiques  
En ont usé dans les tems héroïques :  
Même aujourd'hui dans quelques républiques,  
Plus d'un emploi , plus d'un rang glorieux ,  
Se tire aux dés , (c) & tout en va bien mieux.  
Si j'osais même en cette noble histoire ,  
Citer des gens que tout mortel doit croire ,  
Je vous dirais que monsieur saint Mathias ,  
Obtint ainsi la place de Judas.  
Le gros Bonneau tient le cornet , soupire ,  
Craint pour son roi , prend les dés , roule ,  
tire.

Denis du haut du céleste rempart ,  
Voyait le tout d'un paternel regard ;  
Et contemplant la Pucelle & son âne ,  
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.  
Il fut heureux , le sort échut à Jeanne.  
Jeanne , c'était pour vous faire oublier  
L'infâme jeu de ce grand cordelier ,  
Qui ci-devant avait rasé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au roi , court aux  
armes ,  
Modestement va derrière un buisson  
Se délayer , détacher son jupon ,  
Et revêtir son armure sacrée ,  
Qu'un écuyer tient déjà préparée.  
Puis sur son âne elle monte en courroux ,  
Branlant sa lance & ferrant les genoux.  
Elle invoquait les onze mille belles ,  
Du pucelage héroïnes fidelles. (d)  
Pour Jean Chandos , cet indigne chrétien ,  
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur s'avance ;  
Des deux côtés égale est la vaillance ,  
Ane & cheval bardés , coëffés de fer ,  
Sous l'éperon partent comme un éclair ,  
Vont se heurter , & de leur tête dure ,  
Front contre front fracassent leur armure ;  
La flâme en sort , & le sang du coursier  
Teint les éclats du voltigeant acier.  
Du choc affreux les échos retentissent ,  
Des deux coursiers les huit pieds rejaillissent ;  
Et les guerriers du coup désarçonnés ,  
Tombent chacun sur la croupe étonnés :  
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues  
Aux bouts égaux de deux cordes tendues ,  
Dans une courbe au même instant partir ,

Hâter leur cours , se heurter , s'applatir ,  
Et remonter sous le choc qui les presse ,  
Multipliant leur poids par leur vitesse.  
Chaque parti crut morts les deux coursiers ,  
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or des Français la championne auguste  
N'avait la chair si ferme , si robuste ,  
Les os si durs , les membres si dispos ,  
Si musculeux , que le fier Jean Chandos,  
Son équilibre ayant dans cette rixe  
Abandonné sa ligne & son point fixe ,  
Son quadrupède un haut le corps lui fit ,  
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit  
Sur son beau dos , sur sa cuisse gentille ,  
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand désarroi  
Il avait mis ou Dunois ou le roi.  
Il veut soudain contempler sa conquête :  
Le casque ôté , Chandos voit une tête ,  
Où languissaient deux grands yeux noirs &  
longs.

De la cuirasse il défait les cordons.  
Il voit , ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !  
Deux gros tetons de figure pareille ,  
Unis , polis , séparés , demi-ronds ,  
Et surmontés de deux petits boutons

Qu'en sa naissance a la rose vermeille.  
On tient qu'alors en élevant la voix,  
Il bénit Dieu pour la première fois.  
Elle est à moi la Pucelle de France ,  
S'écria-t-il , contentons ma vengeance.  
J'ai , grace au ciel , doublement mérité  
De mettre à bas cette fière beauté.  
Que saint Denis me regarde & m'accuse ;  
Mars & l'Amour font mes droits , & j'en use.

Son écuyer disait : « Pouffez , milord ;  
» Du trône anglais affermissiez le sort.  
» Frère Lourdis en vain nous décourage ,  
» Il jure en vain que ce saint pucelage  
» Est des Troyens le grand *Palladium* ,  
» Le bouclier ( e ) sacré du *Latium* ;  
» De la victoire il est , dit-il , le gage ;  
» C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.  
» Oui , dit Chandos , & j'aurai pour partage  
» Les plus grands biens , la gloire & le plaisir ».

Jeanne pâmée écoutait ce langage  
Avec horreur , & faisait mille vœux  
A saint Denis , ne pouvant faire mieux.  
Le grand Dunois d'un courage heroïque  
Veut empêcher le triomphe impudique.  
Mais comment faire ? il faut dans tout état  
Qu'on se soumette à la loi du combat.

Les fers en l'air & la tête penchée ,  
L'oreille basse & du choc écorchée ,  
Languissamment le céleste baudet  
D'un œil confus Jean Chandos regardait.  
Il nourrissait dès-long-tems dans son ame  
Pour la Pucelle une discrète flamme ,  
Des sentimens nobles & délicats  
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.

Le confesseur du bon monarque Charle  
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.  
Il craint sur-tout que son cher pénitent ,  
Pour soutenir la gloire de la France ,  
Qu'on avilit avec tant d'impudence ,  
A son Agnès n'en veuille faire autant ;  
Et que la chose encor soit imitée  
Par la Trimouille & par sa Dorothée.  
Au pied d'un chêne il entre en oraison ;  
Et fait tout bas sa méditation ,  
Sur les effets , la cause , la nature  
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure ;

En méditant avec attention ,  
Le benoît moine eut une vision ,  
Assez semblable au prophétique songe  
De ce Jacob , heureux par un mensonge (f) ;  
Pate-velu dont l'esprit lucratif  
Avait vendu ses lentilles en Juif.

Ce vieux Jacob , ô sublime mystère !  
Devers l'Euphrate une nuit aperçut  
Mille beliers qui grimpèrent en rut  
Sur les brebis qui les laissèrent faire.  
Le moine vit de plus plaisans objets ;  
Il vit courir à la même aventure  
Tous les héros de la race future.  
Il observait les différens attraits  
De ces beautés qui dans leur douce guerre  
Donnent des fers aux maîtres de la terre.  
Chacune était auprès de son héros ,  
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.  
Tels autour de Flore & du Zéphire ,  
Quand le printems reprend son doux empire ,  
Tous ces oiseaux peints de mille couleurs  
Par leurs amours agitent les feuillages :  
Les papillons se baissent sur les fleurs ,  
Et les lions courent sous les ombrages  
A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est-là qu'il vit le beau François premier:  
Ce brave roi , ce loyal chevalier ,  
Avec Etampe , ( g ) heureusement oublie  
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.  
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,  
Sert à la fois la Flamande & la Maure.  
Quels rois , ô ciel ! l'un à ce beau métier  
Gagne la goutte , & l'autre pis encore.

Près de Diane ( *b* ) on voit danser les ris ,  
Aux mouvemens que l'amour lui fit faire ,  
Quand dans ses bras tendrement elle serre  
En se pâmant le second des Henris.  
De Charles neuf le successeur volage ( *i* ) ,  
Quitte en riant sa Cloris pour un page ,  
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quel combat le Jacobin vit rendre  
Par Borgia le sixième Alexandre !  
En cent tableaux il est représenté.  
Là sans thiare & d'amour transporté ,  
Avec Vanose ( *k* ) il se fait la femelle.  
Un peu plus bas on voit sa sainteté ,  
Pour ses plaisirs convoitant sa famille ,  
Donner assaut à Lucrece sa fille.  
O Léon dix , ô sublime Paul trois !  
A ce beau jeu vous passiez tous les rois ,  
Mais vous cédez à mon grand Béarnois ,  
A ce vainqueur de la ligue rébelle ,  
A mon héros plus connu mille fois  
Par les plaisirs que goûta Gabrielle , ( *l* )  
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles ,  
Ce siècle heureux , ce siècle des miracles ,  
Ce grand Louis , cette superbe cour ,  
Où tous les arts sont instruits par l'amour.

L'amour bâtit le superbe Versailles ;  
 L'amour aux yeux des peuples éblouis ,  
 D'un lit de fleurs fait un trône à Louis ,  
 Malgré les cris du fier dieu des batailles :  
 L'amour amène au plus beau des humains ,  
 De cette cour les rivales charmantes ,  
 Toutes en feu , toutes impatientes ;  
 De Mazarin la nièce aux yeux divins , (m)  
 La généreuse & tendre la Valière ,  
 La Montespan plus ardente & plus fiere.  
 L'une se livre au moment de jouir ,  
 Et l'autre attend le moment du plaisir.

Voici le tems de l'aimable Régence ,  
 Tems fortuné , marqué par la licence ,  
 Où la folie agitant son grelot ,  
 D'un pied léger parcourt toute la France ,  
 Où nul mortel ne daigne être dévot ,  
 Où l'on fait tout excepté pénitence.  
 Le bon régent de son palais royal ,  
 Des voluptés donne à tous le signal.  
 Vous répondez à ce signal aimable ,  
 Jeune Daphné , bel astre de la cour ,  
 Vous répondez du sein du Luxembourg ,  
 Vous que Bacchus & le dieu de la table  
 Mènent au lit , escortés par l'amour.  
 Mais je m'arrête , & de ce dernier âge ,  
 Je n'ose en vers tracer la vive image.

Trop de péril suit ce charme flatteur.  
Le tems présent est l'arche du seigneur ;  
Qui la touchait d'une main trop hardie ,  
Puni du ciel tombait en létargie.  
Je me tairai : mais si j'osais pourtant ,  
O des beautés aujourd'hui la plus belle ,  
O tendre objet , noble , simple , touchant ,  
Et plus qu'Agnès généreuse & fidelle ,  
Si j'osais mettre à vos genoux charnus ,  
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus !  
Si de l'amour je deployais les armes ,  
Si je chantais ce tendre & doux lien ,  
Si je disais.... non , je ne dirai rien ,  
Je serais trop au-dessous de vos charmes.

Dans son extase enfin le moine noir  
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.  
D'un œil avide , & toujours très-modeste ,  
Il contemplait le spectacle céleste  
De ces amans arrangés bout à bout ;  
Charles second sur la belle Portsmouth ,  
George second sur la grasse Yarmouth :  
Hélas , dit-il , si les grands de la terre  
Font deux à deux cette éternelle guerre ,  
Si l'univers doit en passer par - là ,  
Dois - je gémir que Jean Chandos se mette  
A deux genoux auprès de sa brunette ?  
» Du seigneur Dieu la volonté soit faite ,

---

CHANT TREIZIEME. 35

---

» *Amen*, *amen* : il dit , & se pâma ,  
» Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais saint Denis était loin de permettre  
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre  
Et la Pucelle & la France aux abois.  
Ami lecteur, vous avez quelquefois  
Oui conter qu'on nouait l'aiguillette. (n)  
C'est une étrange & terrible recette ,  
Et dont un saint ne doit jamais user ,  
Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.  
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ,  
Vif & perclus sans rien faire il se lasse ;  
Dans ses efforts étonné de languir ,  
Et consumé sur le bord du plaisir.  
Telle une fleur des feux du jour séchée  
La tête basse , & la tige penchée ,  
Demande en vain les humides vapeurs  
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.  
Voilà comment le bon Denis arrête  
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.

Jeanne échappant à son vainqueur confus ,  
Reprend ses sens quand il les a perdus ,  
Puis d'une voix imposante & terrible  
Elle lui dit : « Tu n'es pas invincible ;  
» Tu vois qu'ici dans le plus grand combat ,  
» Dieu t'abandonne & ton cheval s'abat ;

---

## 36 CHANT TREIZIEME.

---

» Dans l'autre un jour je vengerai la France ,  
» Denis le veut , & j'en ai l'assurance ;  
» Et je te donne avec tes combattans  
» Un rendez - vous sous les murs d'Orléans.  
Le grand Chandos lui repartit : « ma belle ,  
» Vous m'y verrez , pucelle ou non pucelle ,  
» J'aurai pour moi saint George le très-fort :  
» Et je promets de réparer mon tort.



NOTES:

## N O T E S.

(a) L'AUTEUR désigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de St. Jean le Baptiseur, qu'on appelle *Baptiste*, est célébrée le 24 Juin.

(b) Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso*.

*Quando scoprendo il nome suo gli disse  
Esser colui che l'evangelio scrisse :*

Voyez notre préface, & sur-tout souvenez-vous que l'Ariosto place St. Jean dans la lune avec les trois parques.

(c) Les exemples des sorts sont très-fréquens dans Homère : on devinait aussi par les sorts chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort, & aujourd'hui à Venise, à Gênes & dans d'autres états, on tire au sort plusieurs places.

(d) Les onze mille vierges & martyres enterrées à Cologne.

(e) C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, & qui était gardé soigneusement comme un gage de la sûreté de la ville.

(f) Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Esaü. *Pate - pelu* signifie les gants de peau & de poil dont il couvrit ses mains.

(g) Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes.

II Partie.

D

(*b*) Diane de Poitiers , duchesse de Valentinois.

(*i*) Henri III & ses mignons.

(*k*) Alexandre VI, pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrèce sa fille, passa pour être sa maîtresse & celle de son frere : *Alexandri filia, sponsa, nurus.*

(*l*) La fameuse Gabrielle d'Etrée, duchesse de Beaufort.

(*m*) Celui qui depuis fut la connétable colonne.

(*n*) On portait autrefois des hauts-de-chausses attachés avec une aiguillette ; & on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir, que son aiguillette était nouée. Les forciers ont de tout tems passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV quand on mit des boutons aux braguettes.



## CHANT XIV.



## CHANT QUATORZIEME.

*Comment Jean Chandos veut abuser de la  
dévoté Dorothée. Combat de La Tri-  
mouille & de Chandos. Ce fier Chandos  
est vaincu par Dunois.*

O Volupté, mere de la nature, (a)  
Belle Vénus, seule divinité,  
Que dans la Grece invoquait Epicure,  
Qui du chaos chassant la nuit obscure,  
Donne la vie & la fécondité,  
Le sentiment, & la félicité,

D ij

---

40 CHANT QUATORZIEME.

---

A cette foule innombrable , agissante  
D'êtres mortels à ta voix renaissante :  
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras  
Le dieu du ciel , & le dieu de la guerre ,  
Qui d'un sourire écarter le tonnerre ,  
Rends l'air serein , fais naître sous tes pas  
Les doux plaisirs qui consolent la terre ;  
Descends des cieux , déesse des beaux jours ,  
Viens sur ton char entouré des amours  
Que les zéphirs ombragent de leurs aîles ,  
Que font voler tes colombes fidelles  
En se baissant dans le vague des airs.

Viens échauffer & calmer l'univers ;  
Viens , qu'à ta voix les soupçons , les querelles ,  
Le triste ennui plus détestable qu'elles ,  
La noire envie à l'œil louche & pervers ,  
Soient replongés dans le fond des enfers ,  
Et garrottés de chaînes éternelles :  
Que tout s'enflamme & s'unisse à ta voix ;  
Que l'univers en aimant se maintienne.  
Jetons au feu nos vains fatras de loix ,  
N'en suivons qu'une , & que ce soit la tienne.

Tendre Vénus , conduis en sûreté  
Le roi des Francs , qui défend sa patrie.  
Loin des périls conduis à son côté  
La belle Agnès à qui son cœur se fie.  
Pour ces amans de bon cœur je te prie.  
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas ,

Elle n'est pas encor sous ton empire :  
 C'est à Denis de veiller sur ses pas,  
 Elle est pucelle , & c'est lui qui l'inspire.  
 Je recommande à tes douces faveurs  
 Ce la Trimouille & cette Dorothée.  
 Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;  
 De son amant que jamais écartée  
 Elle ne soit exposée aux fureurs  
 Des ennemis qui l'ont persécutée.

Et toi , Comus , (b) récompense Bonneau ,  
 Répands tes dons sur ce bon Tourangeau ,  
 Qui sut conclure un accord pacifique  
 Entre son prince , & ce Chandos cynique.  
 Il obtint d'eux avec dextérité ,  
 Que chaque troupe irait de son côté ,  
 Sans nul reproche & sans nulles querelles ,  
 A droite , à gauche , ayant la Loire entr'elles.  
 Sur les Anglais il étendit ses soins ,  
 Selon leurs goûts , leurs mœurs , & leurs be-  
 soins.

Un gros *roftbif* que le beurre assaisonne , (c)  
 Des *plumpuddings* , des vins de la Garonne  
 Leur sont offerts ; & les mets plus exquis ,  
 Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte ,  
 Et les perdrix à jambes d'écarlate ,  
 Sont pour le roi , les belles , les marquis.  
 Le fier Chandos partit donc après boire ,  
 Et côtoya les rives de la Loire ,

---

## 42 CHANT QUATORZIEME.

---

Jurant tout haut que la premiere fois  
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits.  
En attendant il reprit son beau page.  
Jeanne revint , ranimant son courage,  
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs avec sa garde bleue,  
Agnès en tête , un confesseur en queue ,  
A remonté l'espace d'une lieue  
Les bords fleuris où la Loire s'étend  
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.

Sur des bateaux & des planches usées  
Un pont joignait les rives opposées.  
Une chapelle était au bout du pont :  
C'était dimanche. Un hermite à sandale  
Fait raisonner sa voix sacerdotale :  
Il dit la messe ; un enfant la répond.  
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre  
Dès le matin au château de Cutendre ;  
Mais Dorothée en entendait toujours  
Deux pour le moins , depuis qu'à son secours  
Le juste ciel vengeur de l'innocence  
Du grand bâtard employa la vaillance ,  
Et protégea ses fideles amours.  
Elle descend , se retrouffe , entre vîte ,  
Signe sa face en trois jets d'eau bénite ,  
Plie humblement l'un & l'autre genou ,  
Joint les deux mains & baisse son beau cou.  
Le bon hermite en se tournant vers elle ,

---

## CHANT QUATORZIEME. 43

---

Tout ébloui , ne se connaissant plus ,  
Au lieu de dire un *fratres oremus* ,  
Roulant les yeux, dit, *fratres, qu'elle est belle !*

Chandos entra dans la même chapelle ,  
Par passe-tems , beaucoup plus que par zèle.  
La tête haute , il salue en passant  
Cette beauté dévote à la Trimouille ,  
Et derrière elle en sifflant s'agenouille ,  
Sans un seul mot de *pater* , ou d'*avé*.  
D'un cœur contrit au seigneur élevé ,  
D'un air charmant , la tendre Dorothée  
Se prosternait par la grace excitée ,  
Front contre terre & derrière levé ;  
Son court jupon retroussé par mégarde ,  
A découvert deux jambes dont l'amour  
A dessiné la forme & le contour ,  
Jambes d'ivoire , & telles que Diane  
En laissa voir au chasseur Actéon.  
Chandos alors faisant peu l'oraison ,  
Sentit au cœur un désir très-profane.  
Sans nul respect pour un lieu si divin ,  
Il va glissant une insolente main  
Sous le jupon que couvre un blanc satin.  
Je ne veux point par un crayon cynique ,  
Effarouchant l'esprit sage & pudique  
De mes lecteurs , étaler à leurs yeux  
Du grand Chandos l'effort audacieux.

---

#### 44 CHANT QUATORZIEME.

---

Mais la Trimouille ayant vu disparaître  
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,  
Vers la chapelle il adresse ses pas.  
Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?  
La Trimouille entre au moment où le prêtre  
Se retournait, où l'insolent Chandos  
Était tout près du plus charmant des dos,  
Où Dorothée effrayée, éperdue,  
Poussait des cris qui vont fendre la nue :  
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux  
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,  
Peindre à plaisir sur ces quatre visages  
L'étonnement des quatre personnages.  
Le Poitevin criait à haute voix :  
» Oses-tu bien , chevalier discourtois ,  
» Anglais sans frein , profanateur impie ,  
» Jusqu'en ces lieux porter ton infamie » ?  
D'un ton railleur où règne un air hautain ,  
Se rajustant , & regagnant la porte  
Le fier Chandos lui dit : « que vous importe ?  
» De cette église êtes-vous sacristain ?  
» Je suis bien plus , dit le Français fidèle ,  
» Je suis l'amant aimé de cette belle ;  
» Ma coutume est de venger hautement  
» Son tendre honneur attaqué trop souvent.  
Vous pourriez bien risquer ici le vôtre ,  
Lui dit l'Anglais : « nous savons l'un & l'autre  
» Notre portée ; & Jean Chandos peut bien  
» Lorgner un dos , mais non montrer le sien ,

---

## CHANT QUATORZIEME. 45

---

Le beau Français , & le Breton qui raille ,  
Font préparer leurs chevaux de bataille.  
Chacun reçoit des mains d'un écuyer  
Sa longue lance & son rond bouclier ,  
Se met en selle , & d'une course fière ,  
Passe , repasse , & fournit sa carrière.  
De Dorothée & les cris & les pleurs  
N'arrêtaient point l'un & l'autre adversaire.  
Son tendre amant lui criait : beauté chère ,  
Je cours pour vous , je vous venge , ou je  
meurs.

Il se trompait : sa valeur & sa lance  
Brillaient en vain pour l'amour & la France.

Après avoir en deux endroits percé  
De Jean Chandos le haubert fracassé ,  
Prêt à saisir une victoire sûre ,  
Son cheval tombe , & sur lui renversé  
D'un coup de pied sur son casque faussé  
Lui fait au front une large blessure.  
Le sang vermeil coule sur la verdure.  
L'hermite accourt ; il croit qu'il va passer ,  
Crie *in manus* , & le veut confesser.

Ah Dorothée ! ah douleur inouïe !  
Auprès de lui sans mouvement , sans vie ,  
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.  
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?  
« Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ? »

---

## 46 CHANT QUATORZIEME.

---

» De tous tes pas la compagne assidue  
» Ne devait pas un moment s'écarter ;  
» Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.  
» Cette chapelle est ce qui m'a perdue ;  
» Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour ,  
» Pour assister à deux messes par jour » !  
Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.

Chandos riait du succès de ses armes.  
« Mon beau Français , la fleur des chevaliers ;  
» Et vous aussi , dévôte Dorothée ,  
» Couple amoureux , soyez mes prisonniers ,  
» De nos combats c'est la loi respectée :  
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;  
» Puis j'abattis sous moi votre Pucelle ;  
» Je l'avouerai , je fis mal mon devoir ;  
» J'en ai rougi ; mais avec vous la belle  
» Je reprendrai tout ce que je perdis ;  
» Et la Trimouille en dira son avis ».

Le Poitevin , Dorothée & l'hermite  
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;  
Ainsi qu'on voit au fond des anres creux  
Une bergère éplorée , interdite ,  
Et son troupeau que la crainte a glacé ,  
Et son beau chien par un loup terrassé.

Le juste ciel tardif en sa vengeance ,  
Ne souffrit pas cet excès d'insolence ,  
De Jean Chandos les péchés redoublés ,

Filles , garçons , tant de fois violés ,  
 Impiété , blasphème , impénitence ,  
 Tout en son tems fut mis dans la balance ,  
 Et fat pesé par l'ange de la mort.  
 Le grand Dunois avait de l'autre bord  
 Vu le combat & la déconvenue  
 De la Trimouille ; une femme éperdue ,  
 Qui le tenait languissant dans ses bras ,  
 L'hermite auprès qui marmotte tout bas ,  
 Et Jean Chandos qui près d'eux caracole ,  
 A ces objets il pique , il court , il vole.

C'était alors l'usage en Albion ,  
 Qu'on appellât les choses par leur nom.  
 Déjà du pont franchissant la barrière ,  
 Vers le vainqueur il était avancé.  
 ( d ) *Fils de putain* nettement prononcé ,  
 Frappe au tympan de son oreille altièr.  
 « Oui , je le suis , dit-il , d'une voix fière ,  
 » Tel fut Alcide , & le divin Bacchus , ( e )  
 » L'heureux Persée , & le grand Romulus ,  
 » Qui des brigands ont délivré la terre.  
 » C'est en leur nom que j'en vais faire autant.  
 » Va , souviens - toi que d'un bâtard nor-  
     » mand ( f )  
 » Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.  
 » O vous , bâtards du maître du tonnerre ,  
 » Guidez ma lance & conduisez mes coups !  
 » L'honneur le veut , vengez-moi , vengez-  
     » vous ,

---

## 48 CHANT QUATORZIEME.

---

Cette prière était peu convenable ;  
Mais le héros savait très-bien la fable ;  
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.

Il dit & part. Les molettes dorées  
Des éperons armés de courtes dents ,  
De son coursier piquent les nobles flancs.  
Le premier coup de sa lance acérée ,  
Fend de Chandos l'armure diaprée ,  
Et fait tomber une part du collet ,  
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable ;  
Du bouclier la voûte impénétrable ,  
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.  
Les deux guerriers se joignent en passant ;  
Leur force augmente ainsi que leur colère :  
Chacun saisit son robuste adversaire.  
Les deux coursiers sous eux se dérobaient ,  
Débarassés de leurs fardeaux brillans ,  
S'en vont en paix errer dans les campagnes.  
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens  
Deux gros rochers détachés des montagnes ,  
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :  
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans ,  
Frappant la terre & tous deux se ferrans.  
Du choc bruyant les échos retentissent ,  
L'air s'en émeut , les nymphes en gémissent.  
Ainsi quand Mars suivi par la terreur ,  
Couvert de sang , armé par sa fureur ,

Du

---

## CHANT QUATORZIEME. 49

---

Du haut des cieux descendait pour défendre  
Les habitans des rives du Scamandre ,  
Et quand Pallas animait contre lui ,  
Cent rois ligués dont elle était l'appui ;  
La terre entière en était ébranlée ,  
De l'Achéron la rive était troublée ; (g)  
Et pâlisant sur ses horribles bords ,  
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent ,  
Les yeux en feu se regardent , s'observent ,  
Tirent leur sabre , & sous cent coups divers  
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts ,  
Déjà le sang coulant de leurs blessures ,  
D'un rouge noir avait teint leurs armures .  
Les spectateurs en foule se pressans ,  
Faisaient un cercle autour des combattans ,  
Le cou tendu , l'œil fixé , sans haleine ,  
N'osant parler & remuant à peine .  
On en vaut mieux quand on est regardé ;  
L'œil du public est aiguillon de gloire .  
Les champions n'avaient que préludé  
A ce combat d'éternelle mémoire .  
Achille , Hector , & tous les demi-dieux ,  
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux ,  
Et les lions beaucoup plus redoutables ,  
Sont moins cruels , moins fiers , moins im-  
placables ,

Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard

*II Partie.*

E

---

50 CHANT QUATORZIEME.

---

Se ranimant , joignant la force à l'art ,  
Saïsît le bras de l'Anglais qui s'égare ,  
Fait d'un revers voler son fer barbare ,  
Puis d'une jambe avancée à propos ,  
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos ;  
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.  
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène ,  
L'Anglais dessous & le Français dessus.

Le doux vainqueur dont les nobles vertus  
Guident le cœur quand son sort est prospère ,  
De son genou pressant son adversaire ,  
» Rends - toi , dit - il ; ouï , dit Chandos ,  
» attends ,  
» Tiens , c'est ainsi , Dunois , que je me  
» rends.

Tirant alors pour ressource dernière  
Un filet court , il étend en arrière  
Son bras nerveux , le ramène en jurant ,  
Et frappe au cou son vainqueur bienfaisant :  
Mais une maille en cet endroit entière  
Fit émuïsser la pointe meurtrière.  
Dunois alors cria : tu veux mourir ,  
J'en suis fâché. Mais sans plus discourir ,  
Il vous lui plonge avec peu de scrupule  
Son fer sanglant devers la clavicule.  
Chandos mourant , se débattant en vain ,  
Disait encore tout bas , *fiis de putain !*

Son cœur altier , inhumain , sanguinaire ,  
Jusques au bout garda son caractère.  
Ses yeux , son front pleins d'une sombre  
horreur ,

Son geste encor menaçaient son vainqueur.  
Son ame impie , inflexible , implacable ,  
Dans les enfers alla braver le diable.  
Ainsi finit comme il avait vécu ,  
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :  
Il dédaignait ces usages honteux ,  
Trop établis chez les Grecs trop fameux.  
Tout occupé de son cher la Trimouille ,  
Il le ramène , & deux fois son secours ,  
De Dorothée ainsi sauva les jours.  
Dans le chemin elle soutient encore  
Son tendre amant qui de ses mains pressé ,  
Semble revivre & n'être plus blessé  
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;  
Il les regarde & reprend sa vigueur.  
Sa belle amante au sein de la douleur ,  
Sentit alors le doux plaisir renaître :  
Les agrémens d'un sourire enchanteur ,  
Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;  
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé  
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi Gaulois , sa maîtresse charmante ,  
L'illustre Jeanne embrassent tour-à-tour

---

52 CHANT QUATORZIEME.

---

L'heureux Dunois , dont la main triomphante  
Avait vengé son pays & l'amour.  
On admirait sur-tout sa modestie ,  
Dans son maintien , dans chaque repartie.  
Il est aisé , mais il est beau pourtant  
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie ,  
Son cœur tout bas se plaignait du destin.  
Il lui fâchait que sa pucelle main ,  
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :  
Se souvenant toujours du double affront ,  
Qui vers Cutendre a fait rougir son front ,  
Quand par Chandos au combat provoquée ,  
Elle se vit abattue & manquée.



---

 NOTES.

(a) C'ET exorde semble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrèce :

*Æneadum genitrix hominum divumque vo-  
luptas ,  
Alma Venus calî subter labentia signa ,  
&c. &c.*

(b) Comus , dieu des festins.

(c) *Rost-beef* , prononcez *Rostbif* ; c'est le mets favori des Anglais ; c'est ce que nous appellons un *aloyau*. Les *pud-dings* sont des pâtisseries ; il y a des *plumpud-dings* ; des *breadpuddings* , & plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

(d) Il l'était en effet.

(e) Alcide , Bacchus , Persée , fils de Jupiter , Romulus de Mars , &c.

(f) Guillaume le conquérant , bâtard d'un duc de Normardie , fils de putain , comme le remarque judicieusement l'auteur d'après mylord Ch..... d.

(g) Cet endroit est encor imité d'Homere ;  
mais ceux qui font semblant de l'avoir lu  
dans le grec , diront que le Français ne peut  
jamais en approcher.



## CHANT XV.



## CHANT QUINZIEME.

*Grand repas à l'hôtel - de - ville d'Orléans ,  
suivi d'un assaut général. Charles attaque  
les Anglais. Ce qui arrive à la belle  
Agnès & à ses compagnons de voyage.*

CENSEURS malins , je vous méprise tous ,  
Car je connais mes défauts mieux que vous ,  
J'aurais voulu , dans cette belle histoire  
Ecrire en or au temple de mémoire ,  
Ne présenter que des faits éclatans ;  
Et couronner mon roi dans Orléans

---

56 CHANT QUINZIEME.

---

Par la Pucelle , & l'amour & la gloire.  
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems  
A vous parler de Cutendre , & d'un page ,  
De Grisbourdon , de sa lubrique rage ,  
D'un muletier , & de tant d'accidens ,  
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

Mais vous savez que ces événemens  
Furent écrits par Tritème le sage ; (a)  
Je le copie & n'ai rien inventé ;  
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce ,  
Si quelquefois sa dure gravité  
Juge mon sage avec sévérité ,  
A certains traits si le sourcil lui fronce ,  
Il peut , s'il veut , passer la pierre ponce (b)  
Sur la moitié de ce livre enchanté ;  
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O vérité ! vierge pure & sacrée ,  
Quand seras-tu dignement révérée ?  
Divinité qui seule nous instruits ,  
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?  
Du fond du puits quand seras-tu tirée ?  
Quand verrons-nous nos doctes écrivains  
Exempts de fiel , libres de flatterie ,  
Fidèlement nous apprendre la vie ,  
Les grands exploits de nos beaux paladins ?  
Oh qu'Arioste étala de prudence ,  
Quand il cita l'archevêque Turpin ! (c)

Ce témoignage à son livre divin  
De tout lecteur attire la croyance !

Tout inquiet encor de son destin  
Vers Orléans Charle était en chemin,  
Environné de sa troupe dorée ;  
Et demandant à Dunois des conseils ,  
Ainsi que font tous les rois ses pareils ,  
Dans le malheur dociles & traitables ,  
Dans la fortune un peu moins praticables.  
Charles croyait qu'Agnès & Bonifoux  
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux ,  
L'amant royal souvent tourne la tête  
Pour voir Agnès , & regarde , & s'arrête ;  
Et quand Dunois préparant ses succès  
Nomme *Orléans* , le roi lui nomme *Agnès*.

L'heureux bâtard , dont l'active prudence  
Ne s'occupait que du bien de la France ,  
Le jour baissant découvre un petit fort  
Que négligeait le bon duc de Bedford.  
Ce fort touchait à la ville investie :  
Dunois le prend , le roi s'y fortifie.  
Des assiégeans c'était les magasins.  
Le dieu sanglant qui donne la victoire ,  
Le dieu joufflu qui préside aux festins ,  
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire ;  
L'un de canons , & l'autre de bons vins :  
Tout l'appareil de la guerre effroyable ,  
Tous les apprêts des plaisirs de la table

---

58 CHANT QUINZIEME.

---

Se rencontraient dans ce petit château ;  
Quels vrais succès pour Dunois & Bonneau !

Tout Orléans , à ces grandes nouvelles ,  
Rendit à Dieu des graces so'emnelles.  
Un *Te Deum* en (*d*) faux-bourdon chanté  
Devant les chefs de la noble cité,  
Un long dîner où le juge & le maire ,  
Chanoine , évêque , & guerrier invité  
Le verre en main tomberent tous par terre ;  
Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs  
Dans la nuit sombre illuminent les airs ,  
Les cris du peuple & le canon qui gronde  
Avec fracas , annoncerent au monde  
Que le roi Charle à ses sujets rendu  
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse  
Furent suivis par des cris de détresse.  
On n'entend plus que le nom de Bedford ,  
Alerte , aux murs , à la brèche , à la mort.  
L'Anglais usait de ces momens propices  
Où nos bourgeois , en vidant les flacons ,  
Louaient leur prince , & dansaient aux chan-  
sons.

Sous une porte on plaça deux saucisses ,  
Non de boudin , non telles que Bonneau  
En inventa pour un ragoût nouveau :  
Mais saucissons dont la poudre fatale  
Se dilatant , s'enflant avec éclair ,

Renverse tout , confond la terre & l'air ,  
Machine affreuse , homicide , infernale ,  
Qui contenait dans son ventre de fer  
Ce feu pètri des mains de Lucifer.  
Par une mèche artistement posée  
En un moment la matiere embrasée ,  
S'étend , s'élève , & porte à mille pas  
Bois , gonds , battans & ferrure en éclats.  
Le fier Talbot entre & se précipite.  
Fureur , succès , gloire , amour , tout l'excite.  
On voit de loin briller sur son armet  
En or frisé le chiffre de Louvet :  
Car la Louvet était toujours la dame  
De ses penfers , & piquait sa grande ame.  
Il prétendait caresser ses beautés  
Sur les débris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton , cet enfant de la guerre  
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.  
» Allons , dit-il , généreux conquérans ,  
» Portons par-tout & le fer & les flammes ,  
» Buons le vin des poltrons d'Orléans ,  
» Prenons leur or , baisons toutes leurs  
» femmes.

Jamais César dont les traits éloquens ,  
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames ,  
Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée  
Couvre en sautant d'une épaisse fumée ,

---

60 CHANT QUINZIEME.

---

Est un rempart que la Hire & Poton  
Ont élevé de pierre & de gazon.  
Un parapet garni d'artillerie ,  
Peut repousser la première furie ,  
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton , la Hire y paraissent d'abord.  
Un peuple entier derrière eux s'évertue ,  
Le canon gronde , & l'horrible mot *tue*  
Est répété quand les bouches d'enfer  
Sont en silence & ne troublent plus l'air.  
Vers le rempart les échelles dressées ,  
Portent déjà cent cohortes pressées ;  
Et le soldat le pied sur l'échelon ,  
Le fer en main pousse son compagnon.

Dans ce péril , ni Poton , ni la Hire ,  
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.  
Avec prudence ils avaient tout prévu ,  
Avec adresse à tout ils ont pourvu.  
L'huile bouillante & la poix embrasée ,  
D'épieux pointus une forêt croisée ,  
De larges faulx , que leur tranchant effort  
Fait ressembler à la faulx de la mort ;  
Et des mousquets qui lancent les tempêtes  
De plomb volant sur les bretonnes têtes ,  
Tout ce que l'art & la nécessité ,  
Et le malheur & l'intrépidité ,  
Et la peur même ont pu mettre en usage ,  
Est employé dans ce jour de carnage.

Que

Que de Bretons bouillis , coupés , percés ,  
Mourans en foule & par rangs entassés !  
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes ,  
Choir les épis des moissons jaunissantes.

Mais cet assaut fièrement se maintient ,  
Plus il en tombe , & plus il en revient.  
De l'hydre affreux les têtes menaçantes ,  
Tombant à terre , & toujours renaissantes ,  
N'effrayaient point le fils de Jupiter ;  
Ainsi l'Anglais dans les feux , sous le fer ,  
Après sa chute encor plus formidable ,  
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais sur ces remparts sanglans ,  
Fier Richemont , digne espoir d'Orléans.  
Cinq cents bourgeois , gens de cœur & d'élite ,  
En chancelant marchent sous ta conduite ,  
Enlumines du gros vin qu'ils ont bu ;  
Sa sève encor animait leur vertu :  
Et Richemont criait d'une voix forte ,  
» Pauvres bourgeois , vous n'avez plus de  
» porte ;  
» Mais vous m'avez , il suffit , combattons.  
Il dit , & vole au milieu des Bretons.  
Déjà Talbot s'était fait un passage  
Au haut du mur , & déjà dans sa rage ,  
D'un bras terrible il porte le trépas.  
Il fait de l'autre avancer ses soldats ,  
Criant Louvet d'une voix itentorée ; (e)

---

62 CHANT QUINZIEME.

---

Louvet l'entend , & s'en tient honorée.  
Tous les Anglais criaient aussi Louvet ,  
Mais sans savoir ce que Taibot voulait.  
O sots humains ! on fait trop vous apprendre  
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en son fort tristement retiré ,  
D'autres Anglais par malheur entouré ,  
Ne peut marcher vers la ville attaquée.  
D'accablement son ame est suffoquée.  
» Quoi , disait-il , ne pouvoir secourir  
» Mes chers sujets que mon œil voit périr ?  
» Ils ont chanté le retour de leur maître.  
» J'allais entrer , & combattre , & peut-être  
» Les délivrer des Anglais inhumains.  
» Le sort cruel enchaîne ici mes mains.  
» Non , lui dit Jeanne , il est tems de paraître.  
» Venez , mettez en signalant vos coups  
» Ces durs Bretons entre Orléans & vous.  
» Marchez mon prince , & vous sauvez la  
» ville ;  
» Nous sommes peu , mais vous en valez  
» mille.

Charles lui dit : « quoi ! vous savez flatter !  
» Je vaux bien peu , mais je vais mériter ,  
» Et votre estime , & celle de la France ;  
» Et des Anglais. Il dit , pique , & s'avance.  
Devant ses pas l'oriflamme est porté ,  
Jeanne & Dunois volent à son côté ,

---

CHANT QUINZIEME. 63

---

Il est suivi de ses gens d'ordonnance ;  
Et l'on entend à travers mille cris ,  
Vive le roi , Montjoye & saint Denis.

Charles, Dunois , & la Baroïse altière ,  
Sur les Bretons s'élançant par derrière :  
Tels que des monts qui tiennent dans leur sein  
Les réservoirs du Danube & du Rhin ,  
L'aigle superbe aux ailes étendues ,  
Aux yeux perçans , aux huit griffes pointues ;  
Planant dans l'air tombe sur des faucons  
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace anglicane ,  
Sembiable au fer sur l'enclume battu ,  
Qui de sa trempe augmente la vertu ,  
Repoussa bien la valeur gallicane.  
Les voyez-vous ces enfans d'Albion ,  
Et ces soldats des fils de Clodion ;  
Fiers , enflammés , de sang insatiables ,  
Ils ont volé comme un vent dans les airs.  
Dès qu'ils sont joints , ils sont inébranlables ,  
Comme un rocher sous l'écume des mers.  
Pied contre pied , aigrette contre aigrette ,  
Main contre main , œil contre œil , corps à  
corps ,

En jurant Dieu l'un sur l'autre on se jette ,  
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh , que ne puis-je en grands vers magni-  
fiques ,

Ecrire au long tant de faits héroïques !  
Homere seul a le droit de conter  
Tous les exploits , toutes les aventures ,  
De les étendre & de les répéter ,  
De supputer les coups & les blessures ,  
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector ,  
De grands combats , & des combats encor.  
C'est - là , sans doute , un sûr moyen de  
plaire ;  
Je ne l'ai point ; il convient de me taire.



---

N O T E S.

(a) **N**ous avons déjà remarqué que l'abbé Tritême n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès, c'est par pure modestie que l'auteur de ce poëme attribue tout à un autre.

(b) Dit-on pierre ponce ou de ponce ? C'est une grande question.

(c) L'archevêque Turpin à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était archevêque de Rheims sur la fin du huitième siècle : ce livre est d'un moine nommé Turpin, qui vivait dans l'onzième ; & c'est de ce roman que l'Arioste a tiré quelques-uns de ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poëme dans l'abbé Tritême.

(d) Le faux-bourdon est un plein-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

(e) Stentor était le crieur d'Homere. Il est immortalisé pour ce beau talent, & le mérite bien.



CHANT XVI.



CHANT SEIZIEME.

*Comment St. Pierre appaisa St. George  
& St. Denis , & comment il promit  
un beau prix à celui des deux qui lui  
apporterait la meilleure ode. Mort de  
la belle Rosamore.*

**P**ALAIS des cieux , ouvrez-vous à ma voix ,  
Etres brillans , aux six ailes légères ,  
Dieux emplumés dont les mains tutélaires ,  
Font les destins des peuples & des rois !  
Vous qui cachez en étendant vos ailes ,  
Des derniers cieux les splendeurs éternelles ,

Daignez un peu vous ranger de côté :  
Laissez-moi voir en cette horrible affaire ,  
Ce qui se passe au fond du sanctuaire ;  
Et pardonnez ma curiosité.

Cette prière est de l'abbé Tritème , ( a )  
Non pas de moi ; car mon œil effronté  
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;  
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur saint George , & Denis notre apôtre  
Étaient au ciel enfermés l'un & l'autre ;  
Ils voyaient tout ; mais ils ne pouvaient pas  
Prêter leurs mains aux terrestres combats ;  
Ils cabalaient ; c'est tout ce qu'on peut faire ,  
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.  
George & Denis s'adressent tour-à-tour  
Dans l'empirée au bon monsieur saint Pierre.

Ce grand portier dont le pape est vicaire ,  
Dans ses filets enveloppant le fort ,  
Sous ses deux clefs tient la vie & la mort.  
Pierre leur dit : vous avez pu connaître ,  
Mes chers amis , quel affront je reçus  
Quand je remis une oreille à Malcus.  
Je me souviens de l'ordre de mon maître ,  
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau , ( b )  
Il m'a privé du droit brillant des armes ;  
Mais j'imagine un moyen tout nouveau  
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous , saint Denis , prenez dans ce canton  
Les plus grands saints qu'ait vu naître la  
France ;

Vous , monsieur George , allez en diligence  
Prendre les saints de l'isle d'Albion.  
Que chaque troupe en ce moment compose  
Une hymne en vers , non pas une ode en  
prose. ( c )

Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux  
Parler toujours le langage des dieux ;  
Qu'on fasse , dis-je , une ode pindarique  
Où le poëte exalte mes vertus ,  
Ma primauté , mes droits , mes attributs ,  
Et que le tout soit mis vite en musique :  
Chez les mortels il faut toujours du tems  
Pour rimailier des vers assez méchans :  
On va plus vite au séjour de la gloire.  
Allez , vous dis-je , exercez vos talens ;  
La meilleure ode obtiendra la victoire :  
Et vous ferez le sort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de son trône  
Aux deux rivaux l'infailible Barjônne ,  
Cela fut dit en deux mots , tout au plus ;  
Le laconisme est langue des élus.  
En un clin d'œil les deux rivaux célestes  
Vont assembler les saints de leurs pays ,  
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris ,

Fit aussi tôt soir à sa table ronde  
Saint Fortunat (*d*) peu connu dans le monde ,  
Et qui passait pour l'auteur du *Pangé* ,  
Et saint Prosper (*e*) d'épithetes chargé ,  
Quoiqu'un peu dur , & qu'un peu janséniste.  
Il mit aussi Grégoire dans sa liste ,  
Le grand Grégoire (*f*) évêque Tourangeau ,  
Cher au pays qui vit naître Bonneau.  
Et saint Bernard (*g*) fameux par l'antithèse ,  
Qui dans son tems n'avait pas son pareil ;  
Et d'autres saints pour servir de conseil.  
Sans prendre avis , il est rare qu'on plaise.

George en voyant tous ces soins de Denis  
Le regardait d'un dédaigneux souris ;  
Il avisa dans le sacré pourpris  
Un saint Austin , prêcheur de l'Angleterre , (*h*)  
Puis en ces mots il lui dit son avis.

Bon homme Austin , je suis né pour la guerre ,  
Non pour les vers , dont je fais peu de cas ;  
Je fais brandir mon large cimenterre  
Pour fendre un buste , & casser tête & bras ;  
Tu fais rimer , travaille , versifie ,  
Soutiens en vers l'honneur de la patrie ;  
Un seul Anglais dans les champs de la mort  
De trois Français triomphe sans effort ;  
Nous avons vu devers la Normandie ,  
Dans le haut Maine , en Guienne , en Picardie  
Ces beaux messieurs aisément mis à bas ;

Si pour frapper nous avons meilleurs bras ,  
Crois en fait d'hymne, d'ode, & d'œuvre telle,  
Quand il s'agit de penser, de rimer,  
Que nous avons non moins bonne cervelle.  
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :  
Je veux que Londres ait à jamais l'empire  
Dans les deux arts, de bien faire & bien dire ;  
Denis ameute un tas de rimailleurs ,  
Qui tous ensemble ont très-peu de génie ;  
Travaille seul : tu fais tes vieux auteurs ;  
Courage, allons, prends ta harpe bénie,  
Et moque-toi de son académie.

Le bon Austin de cet emploi chargé  
Le remercie en auteur protégé.  
Denis & lui dans un réduit commode  
Vont se tapir ; & chacun fit son ode.  
Quand tout fut fait, les brûlans séraphins ,  
Les gros jouffus, têtes de chérubins ,  
Près de Barjôle en deux rangs se percherent ;  
Au-dessous d'eux les anges se nichèrent ;  
Et tous les saints soigneux de s'arranger ,  
Sur des gradins s'affirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges  
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs ;  
Ce grand Moïse, & ses imitateurs  
Qui l'égalèrent dans ses divins prestiges ;  
Les flots du Nil jadis si bienfaisans  
D'un sang affreux dans leur course écumans ,

Du noir limon les venimeux reptiles ,  
Changés en verge , & la verge en serpens ,  
Le jour en nuit ; les déserts & les villes ,  
De moucherons , de vermine couverts ,  
La rogne aux os , la foudre dans les airs ,  
Les premiers nés d'une race rebelle ,  
Tous égorgés par l'ange du seigneur ,  
L'Egypte en deuil , & le peuple fidele  
De ses patrons emportant la vaisselle , ( i )  
Et par le vol méritant son bonheur :  
Ce peuple errant pendant quarante années ;  
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau , ( k )  
Vingt mille encor envoyés au tombeau  
Pour avoir eu des amours fortunées. ( l )  
Et puis Aod , ce Ravallac hébreu , ( m )  
Assassinant son maître au nom de Dieu ;  
Et Samuel qui d'une main divine  
Prend sur l'autel un couteau de cuisine ,  
Et bravement met Agag en hachis ! ( n )  
Car cet Agag était incirconcis.  
Puis la beauté qui sauvant Béthulie , ( o )  
Si purement de son corps fit folie.  
Le bon Baza qui massacra Nadad ; ( p )  
Et puis Achab mourant comme un impie ( q )  
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.  
Le roi Joas meurtri par Josabad ( r )  
Fils d'Atrobad. Et la reine Athalie  
*Si méchamment mise à mort par Joad. ( s )*

Longuette

Longuette fut la triste litanie ;  
Ces beaux récits étaient entrelacés  
De ces grands traits si chers aux tems passés,  
On y voyait le soleil se dissoudre ,  
La mer fuyant , la lune mise en poudre ,  
Le monde en feu , qui toujours tressaillait ,  
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait ;  
Des flots de sang , des tombeaux , des ruines.  
Et cependant près des eaux argentines  
Le lait coulait sous de verts oliviers ,  
Les monts sautaient tout comme des beliers ,  
Et les beliers tout comme des collines.  
Le bon Austin célébrait le seigneur  
Qui menaçait le Caldéen vainqueur ,  
Et qui laissait son peuple en esclavage ;  
Mais des lions brisant toujours les dents ,  
Sous ses deux pieds écrasant les serpens ,  
Parlant au Nil , & suspendant la rage  
Des basilics ( t ) & des léviatans. ( u )  
Austin finit. — Sa pindarique ivresse  
Fit élever parmi les bienheureux  
Un bruit confus , un murmure douteux ;  
Qui n'était pas en faveur de la piece.

Denis se leve : & baissant ses doux yeux ;  
Puis les levant avec un air modeste ,  
Il salua l'auditoire céleste ,  
Parut surpris de leurs traits radieux ;  
Et finement sa pudeur semblait dire ,

*II Partie.*

©

Encouragez celui qui vous admire.  
Il salua trois fois très-humblement  
Les conseillers, le premier président ;  
Puis il chanta d'une voix douce & tendre  
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô vous sur qui Jesus  
Daigna fonder son église immortelle ,  
Portier des cieux , pasteur de tout fidele ,  
Maître des rois à tes pieds confondus ,  
Docteur divin , prêtre saint , tendre pere ,  
Auguste appui de nos rois très-chrétiens ,  
Etends sur eux ta faveur salutaire :  
Leurs droits sont purs , & ces droits sont les  
                  tiens.

Le pape à Rome est maître des couronnes :  
Aucun n'en doute ; & si ton lieutenant  
A qui lui plaît fait ce petit présent ,  
C'est en ton nom , car c'est toi qui les donnes.  
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement  
Ont banni Charle : ils ont impudemment  
Mis sur le trône une race étrangere.  
On ôte au fils l'héritage du pere.  
Divin portier , oppose tes bienfaits  
A cette audace , à dix ans de misere ;  
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'est sur ce ton que saint Denis prélude ;  
Puis il s'arrête ; il lit avec étude

Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas ,  
En affectant un secret embarras.  
Céphas content , fit voir sur son visage  
De l'amour-propre un secret témoignage :  
Et rassurant les esprits interdits  
Du chantre habile , il dit dans son langage ,  
Cela va bien , continuez Denis.

L'humble Denis repart avec prudence ,  
Mon adversaire a pu charmer les cieux ;  
Il a chanté le dieu de la vengeance ,  
Je vais bénir le dieu de la clémence :  
Haïr est bon , mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors , d'une voix assurée ,  
En vers heureux chanta le bon berger ,  
Qui va cherchant sa brebis égarée ,  
Et sur son dos se plaît à la charger :  
Le bon fermier dont la main libérale  
Daigne payer l'ouvrier négligeant  
Qui vient trop tard , afin que diligent  
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale ;  
Le bon patron qui , n'ayant que cinq pains  
Et trois poissons , nourrit cinq mille humains ;  
Le bon prophete , encor plus doux qu'austere ,  
Qui donne grace à la femme adulate ,  
A Magdelaine : & permet que ses pieds  
Soient gentiment par elle essuyés.  
( Par Magdelaine , Agnès est figurée. )

Denis a pris ce délicat détour ;  
Il réussit : la grand'chambre éthérée  
Sentit le trait , & pardonna l'amour.  
Du doux Denis l'ode fut bien reçue ;  
Elle eut le prix , elle eut toutes les voix.  
Du saint Anglais l'audace fut déçue ;  
Austin rougit ; il fuit en rapinois :  
Chacun en rit , le paradis le hue.  
Tel fut hué dans les murs de Paris  
Un pédant sec à face de Therfite ,  
Vil délateur , insolent hypocrite ,  
Qui fut payé de haine & de mépris ,  
Quand il osa , dans ses phrases vulgaires ,  
Flétrir les arts & condamner nos freres.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus ,  
Denis les baise ; & soudain l'on ordonne ,  
Par un arrêt signé de douze élus ,  
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus  
Par les Français , & par Charle en personne.

En ce moment la Batoise amazone  
Vit dans les airs , dans un nuage épais ,  
De son grison la figure & les traits.  
Tel le soleil , dont souvent un nuage ,  
Reçoit l'empreinte , & réfléchit l'image.  
Elle cria : ce jour est glorieux ;  
Tout est pour nous , mon âne est dans les cieux.  
Bedfort surpris de ce prodige horrible

Déjà s'arrête , & n'est plus invincible.  
Il lit au ciel d'un regard consterné  
Que de saint George il est abandonné.  
L'Anglais surpris croyant voir une armée ,  
Descend soudain de la ville alarmée ;  
Tous les bourgeois devenus valeureux ,  
Les voyant fuir , descendent après eux.  
Charles plus loin entouré de carnage ,  
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.  
Les assiégeans à leur tour assiégés ,  
En tête , en queue , assaillis , égorgés ,  
Tombent en foule au bord de leurs tranchées ;  
D'armes , de morts , & de mourans jonchées.

C'est en ces lieux , c'est dans ce champ mortel  
Que tu venais exercer ta vaillance  
O dur Anglais , ô Christophe Arondel ;  
Ton maintien sec , ta froide indifférence  
Donnaient du prix à ton courage altier.  
Sans dire mot , ce sourcilleux guerrier  
Examinait comme on se bat en France ;  
Et l'on eût dit , à son air d'importance ,  
Qu'il était là pour se désennuyer.  
Sa Rosamore à ses pas attachée  
Est comme lui de fer enharnachée ,  
Tel qu'un beau page , ou qu'un jeune écuyer :  
Son casque est d'or , sa cuirasse est d'acier ;  
D'un perroquet la plume panachée ,  
Au gré des vents ombrage son cimier.

Car dès ce jour où son bras meurtrier ,  
A dans son lit décollé Martinguerre ,  
Elle se plaît tout-à-fait à la guerre.  
On croirait voir la superbe Pallas  
Quittant l'aiguille & marchant aux combats ,  
Ou Bradamante , ou bien Jeanne elle-même.  
Elle parlait au voyageur qu'elle aime ,  
Et lui montrait les plus grands sentimens ,  
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans ,  
Pour leur malheur vers Arondel attire  
Le dur Poton , & le jeune la Hire ,  
Et Richemont qui n'a pitié de rien.  
Poton voyant le grave & fier maintien  
De notre Anglais , tout indigné s'élance  
Sur le causeur ; & d'un grand coup de lance ,  
Qui par le flanc sort au milieu du dos ,  
D'un sang trop froid lui fait verser des flots ;  
Il tombe & meurt : & la lance cassée  
Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle , à ce moment affreux ,  
On ne vit point la belle Rosamore ,  
Se renverser sur l'amant qu'elle adore ,  
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux ,  
Ni remplir l'air de ses cris douloureux ,  
Ni s'emporter contre la providence ;  
Point de soupirs : elle cria vengeance ;  
Et dans l'instant que Poton se baissait ,  
En ramassant son fer qui se cassait ,

Ce bras tout nud ; ce bras dont la puissance  
Avait d'un coup séparé dans un lit ,  
Un chef grison du col d'un vieux bandit ,  
Tranche à Poton la main trop redoutable ,  
Cette main droite à ses yeux si coupable.  
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts ,  
Les font mouvoir pour la dernière fois ;  
Poton depuis ne fut jamais écrire.

Mais dans l'instant le brave & beau la Hire ,  
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur ,  
Un coup mortel qui lui perce le cœur.  
Son casque d'or que sa chute détache ,  
Découvre un sein de roses & de lys ;  
Son front charmant n'a plus rien qui le cache ;  
Ses longs cheveux tombent sur ses habits ;  
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis ,  
Tout laisse voir une femme adorable ,  
Et montre un corps formé pour les plaisirs.  
Le beau la Hire en pousse des soupirs ,  
Répand des pleurs ; & d'un ton lamentable ,  
S'écrie , ô ciel , je suis un meurtrier ,  
Un houxard noir plutôt qu'un chevalier ;  
Mon cœur , mon bras , mon épée est infame :  
Est-il permis de tuer une dame !  
Mais Richemont toujours mauvais plaisant.  
Et toujours dur , lui dit : Mon cher la Hire ,  
Va , tes remords ont sur toi trop d'empire :  
C'est une Anglaise , & le mal n'est pas grand.

Elle n'est pas pucelle comme Jeanne.

Tandis qu'il tient un discours si profane ,  
D'un coup de fleche il se sentit blessé :  
Et devenu plus fier , plus courroucé ,  
Il rend cent coups à la troupe bretonne ,  
Qui comme un flot le presse & l'environne.  
La Hire & lui , nobles , bourgeois , soldats ,  
Portent par-tout les efforts de leurs bras :  
On tue , on tombe , on poursuit , on recule ,  
De corps sanglans un monceau s'accumule ;  
Et des mourans l'Anglais fait un rampart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée ,  
Le roi difait à Dunois , « cher bâtard ,  
» Dis-moi , de grace , où donc est-elle allée ?  
» Qui ? dit Dunois : le bon roi lui repart ,  
» Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue ?  
» Qui donc ? hélas ! elle était disparue ,  
» Hier au soir avant qu'un heureux fort  
» Nous eût conduit au château de Bedford :  
» Et dans la place on est entré sans elle.  
» Nous la trouverons bien , dit la Pucelle.  
» Ciel , dit le roi , qu'elle me soit fidelle ,  
» Gardez-la moi. Pendant ce beau discours  
» Il avançait , & combattait toujours.

Bientôt la nuit couvrant notre hémisphère ,  
L'enveloppa d'un noir & long manteau ,  
Et mit un terme à ce cours tout nouveau  
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

Comme il sortait de cette grande affaire ,  
Il entendit qu'on avait le matin ,  
Vu cheminer vers la forêt voisine ,  
Quelques tendrons du genre féminin ;  
Une sur-tout , à la taille divine ,  
Aux grands yeux bleus , au minois enfantin ,  
Au souris tendre , à la peau de satin ,  
Que sermonnait un bon bénédictin .  
Des écuyers brillans , à mines fieres ,  
Couverts d'acier , & d'or & de rubans ,  
Accompagnaient les belles cavalieres .  
La troupe errante avait porté ses pas ,  
Vers un palais qu'on ne connaissait pas ,  
Et que jamais avant cette aventure  
On n'avait vu dans ces lieux écartés ;  
Rien n'égalait sa bizarre structure .

Le roi surpris de tant de nouveautés ,  
Dit à Bonneau , qui m'aime doit me suivre ;  
Demain matin , je veux au point du jour ,  
Revoir l'objet de mon fidele amour ,  
Reprendre Agnès , ou bien cesser de vivre .  
Il resta peu dans les bras du sommeil .  
Et quand Phosphore (x) , au visage vermeil ,  
Eut précédé les roses de l'aurore ,  
Quand dans le ciel on attelait encore  
Les beaux coursiers que conduit le soleil ; (y)  
Le roi , Bonneau , Dunois & la Pucelle ,  
Allégrement se remirent en selle ,

Pour découvrir ce superbe palais.  
Charles difait : Voyons d'abord ma belle,  
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais.  
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.



---

N O T E S.

(a) J'AVOUE que je ne l'ai point lu dans Tristème, mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand-homme.

(b) Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée, périra par l'épée. St. Pierre conseille ici avec une pitié adroite aux Anglais, de ne pas faire la guerre.

(c) La Motte - Houdart, poète un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose en 1730; preuve nouvelle que ce poème divin fut composé vers ce tems-là.

(d) Fortunat, évêque de Poitiers, poète. Il n'est pas l'auteur du *Pange lingua* qu'on lui attribue.

(e) St. Prosper, auteur d'un poème fort sec sur la grace, au cinquième siècle.

(f) Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une histoire de France toute pleine de miracles.

(g) St. Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux, puis abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son tems, & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre

auteur le glorifie , il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abelard , *Leonem invasimus incidimus in draconem*. Sa mere étant grosse de lui , songea qu'elle accouchait d'un chien blanc , & on lui prédit que son fils ferait moine , & aboierait contre les mondains.

(b) St. Austín , ou Augustín , moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéri , ou Kenterburi.

(i) Les Juifs emprunterent , comme on fait , les vases des Egyptiens , & s'enfuirent.

(k) Les Lévites qui égorgerent vingt mille de leurs freres.

(l) Phinée qui fit massacrer vingt - quatre mille de ses freres , parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

(m) Aod , ou Eiid , assassina le roi Eglon , mais de la main gauche.

(n) Samuel coupa en morceaux le roi Agag , que Saül avait mis à rançon.

(o) Judith assez connue.

(p) Baza , roi d'Israel , assassiné par Nadad , ou Nabab , mais il lui succéda.

(q) Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad , roi Syrien : Saül en avait eu une d'Agaz , & fut tué pour avoir pardonné.

Joas

(r) Joas assassiné par Jozabad.

(s) Allusion à l'épigramme de Racine.

*Je pleure hélas ! de ce pauvre Holopherne ,  
Si méchamment mis à mort par Judith.*

(t) Basilic , animal fort fameux , mais qui n'exista jamais.

(u) Léviatan , autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine , les autres le crocodile.

(x) Phosphore , ou fosfore , porte-lumière qui précédait l'aurore , laquelle précédait le char du soleil. Tout était animé , tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poésie , déplorer la perte de ces tems de génie , remplis de belles fictions , toutes allégoriques. Que nous sommes secs & arides en comparaison : nous autres remués de barbares !

(y) Les anciens donnerent un char au soleil. Cela était fort commun. Zoroastre traversait les airs dans un char. Elie fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Pirois* , *Enüs* , *Eton* , *Phlégon* , selon Ovide ; c'est-à-dire , l'enflammé , l'oriental , l'annuel , le brûlant. Mais , selon d'autres savans antiquaires , ils s'appelaient *Erithrée* , *Aëtéon* , *Lampos* & *Philogée* , c'est-à-dire , le rouge , le lumineux ,

II Partie.

H

l'éclatant , le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés , & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain mercure , en attendant les deux dissertations *in-folio* que j'ai faites sur ce sujet.



## CHANT XVII.



## CHANT DIX - SEPTIEME.

*Comment Charles VII , Agnès , Jeanne ,  
Dunois , La Trimouille , &c. devin-  
rent tous fous , & comment ils revinrent  
en leur bon sens par les exorcismes du  
R. P. Bonifoux , confesseur ordinaire  
du roi.*

O H que ce monde est rempli d'enchanteurs !  
Je ne dirai rien des enchanteresses.  
Je t'ai passé , tems heureux de faiblesses ,  
Printems des fous , bel âge des erreurs ;

H ij

---

88 CHANT DIX - SEPTIEME.

---

Mais à tout âge on trouve des trompeurs ,  
De vrais forciers , tout puissans séducteurs ,  
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.  
Au haut des cieux ils vous menent d'abord ,  
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire ;  
Et vous buvez l'amertume & la mort.  
Gardez-vous tous , gens de bien que vous êtes ,  
De vous frotter à de tels négromans :  
Et s'il vous faut quelques enchantemens ,  
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.

Hermaphrodix a bâti tout exprès  
Le beau château qui retenait Agnès ,  
Pour se venger des belles de la France ,  
Des chevaliers , des ânes & des saints  
Dont la pudeur & les exploits divins  
Avaient bravé sa magique puissance.  
Quiconque entrait en ce maudit logis ,  
Méconnaissait sur le champ ses amis ,  
Perdait le sens , l'esprit & la mémoire.  
L'eau du Léthé que les morts allaient boire ,  
Les mauvais vins funestes aux vivans ,  
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immense portique,  
Amas confus de moderne & d'antique ,  
Se promenait un fantôme brillant  
Au pied léger , à l'œil étincelant ,  
Au geste vif , à la marche égarée ;  
La tête haute , & de clinquans parée.

On voit son corps toujours en action.  
 Et son nom est l'*Imagination*.  
 Non, cette belle & charmante déesse,  
 Qui présida dans Rome & dans la Grece,  
 Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,  
 Qui répandit l'éclat de ses couleurs,  
 Ses diamans, ses immortelles fleurs,  
 Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achile,  
 Sur la Didon que célébra Virgile,  
 Et qui d'Ovide anima les accens;  
 Mais celle-là qu'abjure le bon sens,  
 Cette étourdie, effarée, insipide,  
 Que tant d'auteurs approchent de si près,  
 Qui les inspire, & qui servit de guide  
 Aux Scudéris, (a) le Moine, Desmarests.  
 Elle répand ses faveurs les plus cheres  
 Sur nos romans, nos nouveaux opéra;  
 Et son empire assez long-tems dura,  
 Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires:  
 Pres d'elle était le *galimatias*,  
 Monstre bavard caressé dans ses bras.  
 Nommé jadis le docteur Séraphique, (b)  
 Subtil, profond, énergique, angélique,  
 Commentateur d'imagination,  
 Et créateur de la confusion,  
 Qui depuis peu fit *Marie à la Coque*. (c)  
 Autour de lui voltigent l'équivoque,  
 La louche énigme, & les mauvais bons mots,  
 A double sens, qui font l'esprit des sots.

Les préjugés , les méprises , les songes ,  
Les contre-sens , les absurdes men songes ,  
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis ,  
Les chats-huans & les chauves-souris.  
Quoi qu'il en soit ce damnable édifice ,  
Fut fabriqué par un tel artifice ,  
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra  
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès avec sa douce escorte ,  
De ce palais avait touché la porte ,  
Que Bonifoux , ce grave confesseur ,  
Devint l'objet de sa fidelle ardeur ;  
Elle le prend pour son cher roi de France.  
O mon héros ! ô ma seule espérance !  
Le juste ciel vous rend à mes souhaits ,  
Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits ?  
N'auriez-vous point reçu quelque blessure ?  
Ah ! laissez-moi détacher votre armure.  
Lors elle veut d'une effort tendre & doux ,  
Oter le froc du pere Bonifoux.  
Et dans ses bras bientôt abandonnée ,  
L'œil enflammé , le cou vers lui tendu ,  
Cherche un baiser qui soit pris & rendu.  
Charmante Agnès que tu fus consternée !  
Lorsque cherchant un menton frais tondu ,  
Tu ne sentis qu'une barbe tannée ,  
Longue , piquante , & rude & mal peignée !  
Le confesseur tout effaré s'enfuit ,

---

## CHANT DIX-SEPTIEME. 21

---

Méconnaissant la belle qui le suit.  
La tendre Agnès se voyant dédaignée ,  
Court après lui de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,  
L'un se signant & l'autre toute en larmes ,  
Ils sont frappés des plus lugubres cris.  
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,  
Avec frayeur embrassait les genoux  
D'un chevalier, qui couvert de ses armes  
L'allait bientôt immoler sous ses coups.  
Peut-on connaître à cette barbarie  
Ce La Trimouille & ce parfait amant ,  
Qui de grand cœur en tout autre moment  
Pour Dorothee aurait donné sa vie ?  
Il la prenait pour le fier Tirconel :  
Elle n'avait nul trait en son visage  
Qui ressemblât à cet Anglais cruel ;  
Elle cherchait le héros qui l'engage,  
Le cher objet d'un amour immortel :  
Et lui parlant sans pouvoir le connaître,  
Elle lui dit : ne l'avez-vous point vu  
Ce chevalier qui de mon cœur est maître ?  
Qui près de moi dans ces lieux est venu ?  
Mon La Trimouille hélas est disparu !  
Que fait-il donc ? de grace où peut-il être ?  
Le Poitevin à ces touchans discours  
Ne connut point ses fideles amours.  
Il croit entendre un Anglais implacable ,

Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.  
 Le fer en main il se met en défense ,  
 Vers Dorothée en mesure il avance :  
 Je te ferai , dit-il , changer de ton ,  
 Fier , dédaigneux , triste , arrogant Breton ;  
 Dur insulaire , ivre de biere forte ,  
 C'est bien à toi de parler de la sorte ,  
 De menacer un homme de mon nom !  
 Moi petit - fils des Poitevins célèbres  
 Dont les exploits , au séjour des ténèbres ,  
 Ont fait passer tant d'Anglais valeureux ,  
 Plus fiers que toi , plus grands , plus généreux .  
 Eh quoi , ta main ne tire pas l'épée !  
 De quel effroi ta vile ame est frappée !  
 Fier en discours & lâche en action ,  
 Chevreuil Anglais , Tersite d'Albion ,  
 Fait pour brâiller chez tes parlementaires ,  
 Vîte , essayons tous deux nos cimenterres ,  
 C,à , qu'on déguaine , ou je vais de ma main  
 Signer ton front , des fronts le plus vilain ,  
 Et t'appliquer sur ton large derriere ,  
 A mon plaisir deux cents coups d'étrivière .  
 A ce discours qu'il prononce en fureur ,  
 Pâle , éperdue , & mourante de peur ,  
 Je ne suis point Anglais , dit Dorothée ;  
 J'en suis bien loin : comment , pourquoi ,  
                   par où ,  
 Me vois-je ici par vous si maltraîtée ?  
 Dans quel danger je suis précipitée !

---

CHANT DIX-SEPTIEME. 93

---

Je cherche ici le héros du Poitou ;  
C'est une fille , hélas ! bien tourmentée ,  
Qui baise en pleurs votre noble genou.  
Elle parlait , mais sans être écoutée ;  
Et La Trimouille étant tout-à-fait fou ,  
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confesseur qui dans sa prompte fuite ,  
D'Agnès Sorel évitait la poursuite ,  
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux ;  
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux ,  
N'en trouve point , roule avec lui par terre ,  
La belle Agnès qui le suit & le serre ,  
Sur lui trébuche , en poussant des clameurs ,  
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs :  
Et sous eux tous se débat Dorothee ,  
Très en désordre , & fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau ,  
Le bon roi Charle escorté de Bonneau ,  
Avec Dunois & la fière Pucelle ,  
Entre à la fois dans ce fatal château ,  
Pour y chercher sa maîtresse fidelle.  
O grand pouvoir ! ô merveille nouvelle !  
A peine ils sont de cheval descendus ,  
Sous le portique à peine ils sont rendus ,  
Incontinent ils perdent la cervelle.  
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés ,  
Pleins d'argumens sous leurs bonnets quarrés ,

---

94 CHANT DIX - SEPTIEME.

---

Vont gravement vers la Sorbonne antique ,  
Séjour de noise , antre théologique ,  
Où la dispute & la confusion  
Ont établi leur sacré domicile ,  
Et dont jamais n'approcha la raison.  
Nos révérends arrivent à la file ;  
Ils avaient l'air d'être de sens rassis :  
Chacun passait pour sage en son logis ;  
On les prendrait pour des gens fort honnêtes ;  
Point querelleurs & point extravagans :  
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.  
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

Charle enivré de joie & de tendresse ,  
Les yeux mouillés , tout pétillans d'ardeur ;  
Et ressentant un battement de cœur ,  
Disait d'un ton d'amour & de langueur ,  
« Ma chère Agnès , ma pudique maîtresse ,  
» Mon paradis , précis de tous les biens ,  
» combien de fois , hélas , fus-tu perdue !  
» A mes desirs te voilà donc rendue.  
» Parle d'amour , je te vois , je te tiens ;  
» Oh que tu fais une charmante mine !  
» Mais tu n'as plus cette taille si fine ,  
» Que je pouvais embrasser autrefois  
» En la serrant du bout de mes dix doigts.  
» Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles  
» fesses !  
» Voilà le fruit de nos tendres caresses :

---

CHANT DIX-SEPTIEME. 95

---

» Agnès est grosse , Agnès me donnera  
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.  
» Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,  
» Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.  
» Amour le veut ; il faut que dans l'instant  
» J'aille au-devant de cet aimable enfant ».

A qui le roi se faisait-il entendre ?  
A qui tient-il ce discours noble & tendre ?  
Qui tenoit-il dans ses bras amoureux ?  
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux ;  
C'était Bonneau ; jamais homme en sa vie  
Ne se sentit l'ame plus ébahie.  
Charles pressé d'un desir violent ,  
D'un bras nerveux le pousse tendrement ;  
Il le renverse ; & Bonneau pesamment  
S'en va tomber sur la troupe mêlée ,  
Qui de son poids se sentit accablée.  
Ciel ! que de cris & que de hurlemens !  
Le confesseur reprit un peu ses sens ;  
Sa grosse pance était juste portée  
Dessus Agnès , & dessous Dorothée :  
Il se relève , il marche , il court , il fuit ,  
Tout halétant le bon Bonneau le suit.  
Mais la Trimouille à l'instant s' imagine  
Que sa beauté , sa maîtresse divine ,  
Sa Dorothée était entre les bras  
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.  
Il court après , il le presse , il lui crie ,

Rends-moi mon cœur , bourreau , rends-moi  
ma vie ;

Attends , arrête : en prononçant ces mots ,  
D'un large sabre il frappe son gros dos ,  
Bonneau portait une épaisse cuirasse ,  
Et ressemblait à la pesante masse  
Qui dans la forge à grand bruit retentit ,  
Sous le marteau qui frappe & rebondit .  
La peur hâtaït sa marche égarquillée .  
Jeanne voyant le Bonneau qui trottaït ,  
Et les grands coups que l'autre lui portait ,  
Jeanne casquée , & de fer habillée ,  
Suit à grands pas la Trimouille , & lui rend  
Tout ce qu'il donne au royal confident .  
Dunois la fleur de la chevalerie ,  
Ne souffre pas qu'on attente à la vie  
De la Trimouille , il est son cher appui ;  
C'est son destin de combattre pour lui :  
Il le connaît ; mais il prend la Pucelle  
Pour un Anglais , il vous tombe sur elle ;  
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait  
Le Poitevin , qui toujours chatouillait  
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait .

Le bon roi Charle en ce désordre extrême ,  
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime .  
Il voit Agnès . Quel état pour un roi !  
Pour un amant , des amans le plus tendre !  
Contre une armée il voudrait la défendre .

Tous

Tous ces guerriers après Bonneau courans ,  
 Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.  
 L'épée au poing sur Dunois il s'élance ;  
 Le beau bâtard se retourne & lui rend ,  
 Sur la visière un énorme fendant.  
 Ah s'il savait que c'est le roi de France !  
 Qu'il se verrait avec un œil d'horreur !  
 Il périrait de honte & de douleur.  
 En même-tems Jeanne par lui frappée ,  
 Lui répondit de sa puissante épée ;  
 Et le bâtard incapable d'effroi ,  
 Frappe à la fois sa maîtresse & son roi ;  
 A droite , à gauche , il lance sur leurs têtes  
 De mille coups les rapides tempêtes.  
 Charmant Dunois , belle Jeanne arrêtez :  
 Ciel ! quels seront vos regrets & vos larmes ,  
 Quand vous saurez qui poursuivent vos armes ,  
 Et qui vous frotte , & qui vous combattez !

Le Poitevin dans l'horrible mêlée ,  
 De tems en tems appesantit son bras  
 Sur la Pucelle , & roste ses appas.  
 L'ami Bonneau ne les imite pas ;  
 Sa grosse tête était la moins troublée.  
 Il recevait , mais il ne rendait point.  
 Il court toujours : Bonifoux le précède ;  
 Aiguillonné de la peur qui le point ,  
 Le tourbillon que la rage possède ,  
 Tous contre tous , assaillans , assaillis ,

---

98 CHANT DIX - SEPTIEME.

---

Battans , battus , dans ce grand chamaillis ,  
Crians , hurlans , parcourent le logis.  
Agnès en pleurs , Dorothee éperdue ,  
Crie au secours , on m'égorge , on me tue.  
Le confesseur , plein de contrition ,  
Menait toujours cette procession.

Il apperçoit à certaine fenêtre ,  
De ce logis le redoutable maître ,  
Hermaphrodix qui contemplait gaiement  
Des bons Français le barbare tourment ;  
Et se tenait les deux côtés de rire.  
Bonifoux vit que ce fatal empire ,  
Etait sans doute une œuvre du démon.  
Il conservait un reste de raison ;  
Son long capuce & sa large tonsure ,  
A sa cervelle avaient servi d'armure.  
Il se souvient que notre ami Bonneau  
Suivait toujours l'usage antique & beau ,  
Très-sagement établi par nos peres ,  
D'avoir sur soi les choses nécessaires ;  
Muscade , clou , poivre , gérosse & sel. (d)  
Pour Bonifoux il avait son missel.  
Il apperçut une fontaine claire ,  
Il y courut , sel & missel en main ,  
Bien résolu d'attraper le malin.  
Le voilà donc qui travaille au mystere ;  
Il dit tout bas : *sanctam catholicam ,*  
*Papam romam , aquam benedictam ,*

---

## CHANT DIX-SEPTIEME. 99

---

Puis de Bonneau prend la raste & va vite ,  
Adroitement asperger d'eau bénite  
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les payens , l'eau brûlante du Stix  
Fut moins fatale aux ames criminelles ;  
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles ;  
Un gros nuage , enfumé , noir , épais ,  
Enveloppa le maître & le palais.  
Les combattans couverts d'une nuit sombre ,  
Couraient encor & se cherchaient dans l'om-  
bre.

Tout aussi-tôt le palais disparut ;  
Plus de combat , d'erreur , ni de méprise ;  
Chacun se vit , chacun se reconnut ;  
Chaque cervelle en son lieu fut remise ;  
A nos héros un seul moment rendit  
Le peu de sens qu'un seul moment perdit :  
Car la folie , hélas ! ou la sagesse ,  
Ne tient à rien dans notre pauvre espece.  
C'était alors un grand plaisir de voir  
Ces paladins aux pieds du moine noir ,  
Le bénissant , chantans des litanies ,  
Se demandant pardon de leurs folies.  
O la Trimouille ! ô vous royal amant !  
Qui me peindra votre ravissement ?  
On n'entendait que ces mots , ah ma belle !  
Mon tout , mon roi , mon ange , ma fidelle ,  
C'est vous ! c'est toi ! jour heureux , doux mo-  
mens !

---

100 CHANT DIX-SEPTIEME.

---

Et des baisers , & des embrassemens ,  
Cent questions , cent réponses pressées ,  
Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.  
Le confesseur d'un paternel regard ,  
Les lorgnait tous , & priait à l'écart.  
Le grand bâtard & sa fiere maîtresse ,  
Modestement s'expliquaient leur tendresse.  
De leurs amours le rare compagnon  
Eleve alors la tête avec le ton ;  
Il entonna l'octave discordante ,  
De son gosier de cornet à bouquin.  
A cette octave , à ce bruit tout divin ,  
Tout fut ému. La nature tremblante ,  
Frémit d'horreur ; & Jeanne vit soudain  
Tomber les murs de ce palais magique ,  
Cent tours d'acier , & cent portes d'airain ,  
Comme autrefois la horde mosaïque  
Fit voir , au son de sa trompe hébraïque ,  
De Jérico le rempart écroulé , (e)  
Réduit en poudre , à la terre égalé.  
Le tems n'est plus de semblable pratique.

Alors , alors , ce superbe palais  
Si brillant d'or , si noirci de forfaits ,  
Devint un ample & sacré monastere.  
Le salon fut en chapelle changé.  
Le cabinet , où ce maître enragé  
Avait dormi dans le vice plongé ,  
Transmué fut en un beau sanctuaire.

---

## CHANT DIX-SEPTIEME. 101.

---

L'ordre de Dieu qui préside aux destins  
Ne changea point la salle des festins ,  
Mais elle prit le nom de réfectoi.e.  
On y bénit le manger & le boire.  
Jeanne , le cœur élevé vers les saints ,  
Vers Orléans , vers le sacre de Rheims ,  
Dit à Dunois , tout nous est favorable  
Dans nos amours & dans nos grands desseins :  
Espérons tout ; soyez sûr que le diable  
A contre nous fait son dernier effort :  
Parlant ainsi Jeanne se trompait fort.



## NOTES.

(a) SCUDÉRY, auteur d'Alaric, poème épique. Le Moine, jésuite, auteur du St. Louis, ou Louisiade, poème épique; Desmarets St. Sorlin, auteur de Clovis, poème épique; ces trois ouvrages sont de terribles poèmes épiques.

(b) Noms que prenaient autrefois les théologiens.

(c) L'histoire de Marie à la Coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet, alors évêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poème que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup question de Marie à la Coque.

(d) C'est ce qu'on appelait autrefois, *cuisine de poche*, & ce que signifie ce vers d'une comédie.

*Porte cuisine en poche, & poivre concassé.*

(e) Jérico, comme vous savez, tomba au son des cornemuses: c'est un événement très-commun.



CHANT DIX - HUITIEME.

*Disgrace de Charles & de sa troupe dorée,*

**J**E ne connais , dans l'histoire du monde ,  
Aucun héros , aucun homme de bien ,  
Aucun prophete , aucun parfait chrétien  
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien ,  
Ou des jaloux , ou de l'esprit immonde.

La providence en tout tems éprouva  
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.  
Dès son berceau fort mal on l'éleva ,  
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse ; (a)

De tous ses droits son pere le priva ;  
Le parlement de Paris près Gonesse , (b)  
Tuteur des rois (c) son pupille ajourna ;  
De ses beaux lys un chef Anglais s'orna ;  
Il fut errant , manqua souvent de messe ,  
Et de dîner ; rarement séjourna  
En même lieu. Mere , (d) oncle , ami , mal-  
tresse ,  
Tout le trahit , ou tout l'abandonna.  
Un page Anglais partagea la tendresse  
De son Agnès ; & l'enfer déchâna  
Hermaphrodix qui par magique adresse  
Pour quelque tems la tête lui tourna.  
Il essuya des traits de toute espee ;  
Il les souffrit ; & Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fiere & leste  
S'acheminait loin du château funeste ,  
Où Belzébut déranger le cerveau  
Des chevaliers , d'Agnès , & de Bonneau.  
Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre ,  
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.  
A peine encor l'épouse de Titon  
En se levant mêlait le jour à l'ombre.  
On aperçut de loin des hoquetons.  
Au rond bonnet aux écourtés jupons ,  
Leurs corselet paraissait mi-partie  
De fleurs de lys & de trois Léopards. (e)  
Le roi fit halte en fixant ses regards

Sur la cohorte en la forêt blottie.  
 Dunois & Jeanne avancement quelques pas.  
 La tendre Agnès étendant ses beaux bras ,  
 Dit à son Charles: allons, fuyons mon maître.  
 Jeanne en courant s'approcha , vit paraître  
 Des malheureux deux à deux enchaînés ,  
 Les yeux en terre , & les fronts consternés.  
 Hélas ! ce sont des chevaliers , dit-elle ,  
 Qui sont captifs ; & c'est notre devoir  
 De délivrer cette troupe fidelle.  
 Allons , bâtard , allons & faisons voir  
 Ce qu'est Dunois , & ce qu'est la Pucelle.  
 Lance en arrêt , ils fondent à ces mots  
 Sur les soldats qui gardaient ces héros.  
 Au fier aspect de la puissante Jeanne ,  
 Et de Dunois , & plus encor de l'âne ,  
 D'un pas léger ces prétendus guerriers  
 S'en vont au loin comme des lévriers.  
 Jeanne aussi-tôt de plaisir transportée ,  
 Complimenta la troupe garrottée.  
 Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers ,  
 Remerciez le roi qui vous délivre ;  
 Baisez sa main , soyez prêts à le suivre ;  
 Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.  
 Les chevaliers , à cette offre courtoise ,  
 Montraient encor une face sournoise ,  
 Baissaient les yeux. --- Lecteurs impatients ,  
 Vous demandez qui sont ces personnages ,  
 Dont la Pucelle animait les courages.

Ces chevaliers étaient des garnemens  
 Qui dans Paris payés pour leur mérite ,  
 Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite ;  
 On les connut à leurs accoutremens.  
 En les voyant le bon Charles soupire ;  
 Hélas ! dit-il , ces objets dans mon cœur  
 Ont enfoncé les traits de la douleur.  
 Quoi ! les Anglais regnent dans mon empire !  
 C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !  
 C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !  
 C'est de leur part hélas ! que mes sujets  
 Sont de Paris envoyés aux galères !...  
 Puis le bon prince avec compassion  
 Daigne approcher du maître compagnon ,  
 Qui de la file était mis à la tête.  
 Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;  
 Sa barbe torse ombrage un long menton ;  
 Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche ,  
 Ses sourcils roux mêlés & retords ,  
 Semblent loger la fraude & l'imposture.  
 Sur son front large est l'audace & l'injure ,  
 L'oubli des loix , le mépris des remords ;  
 Sa bouche écume ; & sa dent toujours grince.

Le Sycophante à l'aspect de son prince ,  
 Affecte un air humble , dévot , contrit ,  
 Baisse les yeux , compose & radoucit  
 Les traits hagards de son affreux visage.  
 Tel est un dogue au regard impudent ,

---

CHANT DIX - HUITIEME. 107

---

Au gosier rauque affamé de carnage ;  
Il voit son maître , il rampe doucement ,  
Leche ses mains , le flatte en son langage ;  
Et pour du pain devient un vrai mouton.  
Ou tel encor on nous peint le démon  
Qui s'échappant des gouffres du tartare ,  
Cache sa queue & sa griffe barbare ,  
Vient parmi nous , prend la mine & le ton ,  
Le front tondu d'un jeune anachorete ,  
Pour mieux tenter sœur Rose , ou sœur Dis-  
crete.

Le roi des Francs trompé par le félon  
Lui témoigna commisération ,  
L'encouragea par un discours affable.  
Dis-moi , quel est ton métier , pauvre diable ,  
Ton nom , ta place , & pour quelle action  
Le châtelet avec tant d'indulgence ,  
Te fait ramer sur les mers de Provence ?  
Le condamné d'un ton de doléance ,  
Lui répondit , ô monarque trop bon !  
Je suis de Nantes , & mon nom est Frélon. (f)  
J'aime Jesus d'un feu pur & sincere ,  
Dans un couvent je fus quelque tems frere ,  
J'en ai les mœurs ; & j'eus dans tous les  
tems  
Un tres-grand soin du salut des enfans.  
A la vertu je consacrai ma vie.  
Sous les charniers qu'on dit des Innocens ,

Paris m'a vu travailler de génie ;  
 J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;  
 Je suis connu dans la place Maubert ;  
 C'est là sur-tout qu'on m'a rendu justice.  
 Des indévots quelquefois par malice ,  
 M'ont reproché les faiblesses du froc ,  
 Celles du monde , & quelques tours d'escroc ;  
 Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Ce bon propos toucha le roi de France.  
 Console toi , dit-il , & ne crains rien.  
 Dis-moi , l'ami , si chaque camarade ,  
 Qui vers Marseille allait en ambassade ,  
 Ainsi que toi fut un homme de bien ?  
 Ah ! dit Frélon , sur ma foi de chrétien ,  
 Je réponds d'eux ainsi que de moi-même ;  
 Nous sommes tous en un moule jetés.  
 L'abbé Coyon (g) qui marche à mes côtés ,  
 Quoi qu'on en dise , est bien digne qu'on  
     l'aime ;  
 Point étourdi , point brouillon , point men-  
     teur ,  
 Jamais méchant ni calomniateur.  
 Maître Chaumé (h) dessous sa mine basse ,  
 Porte un cœur haut , plein d'une sainte au-  
     dace ;  
 Pour sa doctrine il se ferait fesser.  
 Maître Gauchat (i) pourrait embarrasser  
 Tous les rabbins sur le texte & la glose.

Voyez.

Voyez plus loin cet avocat sans cause ,  
 Il a quitté le barreau pour le ciel.  
 Ce Sabotier (k) est tout pétri de miel.  
 Ah ! l'esprit fin ! le bon cœur ! le saint prêtre !  
 Il est bien vrai qu'il a trahi son maître ;  
 Mais sans malice , & pour très-peu d'argent.  
 Il s'est vendu , mais c'est au plus offrant.  
 Il trafiquait comme moi de libelles.  
 Est-ce un grand mal ? on vit de son talent.  
 Employez-nous ; nous vous serons fideles.  
 En ce tems-ci la gloire & les lauriers  
 Sont dévolus aux auteurs des charniers.  
 Nos grands succès ont excité l'envie ,  
 Tel est le sort des auteurs , des héros ,  
 Des grands esprits , & sur-tout des dévots.  
 Car la vertu fut toujours poursuivie.  
 O mon bon roi ! qui le fait mieux que vous ?

Comme il parlait sur ce ton tendre & doux ,  
 Charle apperçut deux tristes personnages ,  
 Qui des deux mains cachaient leurs gros  
 visages.

Qui sont , dit-il , ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là , reprit l'homme aux semai-  
 nes , (l)

Les plus discrets & les plus vertueux  
 De ceux qui vont sur les liquides plaines.  
 L'un est Fantin , ( m ) prédicateur des grands ,  
 Humble avec eux , aux petits débonnaire ;

---

## 110 CHANT DIX - HUITIEME.

---

Sa piété ménagea les vivans :  
Et pour cacher le bien qu'il savait faire ,  
Il confessait & volait les mourans.  
L'autre est Brizet , (n) directeur de nonnettes,  
Peu soucieux de leurs faveurs secrettes ,  
Mais s'appliquant sagement les dépôts ,  
Le tout pour Dieu. Son ame pure & sainte  
Méprifait l'or ; mais il était en crainte  
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Pour le dernier de la noble sequelle ,  
C'est mon soutien , c'est mon cher la Beau-  
melle. (o)

De dix gredins qui m'ont vendu leur voix ,  
C'est le plus bas , mais c'est le plus fidele ;  
Esprit distrait , on prétend que par fois ,  
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes ,  
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.  
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits ,  
Il fait combien pour les faibles esprits ,  
La vérité souvent est dangereuse ;  
Qu'aux yeux des sots sa lumiere est trompeuse,  
Qu'on en abuse ; & ce discret auteur ,  
Qui toujours d'elle eut une sage peur ,  
A résolu de ne la jamais dire.  
Moi , je la dis à votre Majesté ;  
Je vois en vous un héros que j'admire ,  
Et je l'apprends à la postérité.  
Favorisez ceux que la calomnie

---

CHANT DIX-AUITIEME. III

---

Voulut noircir de son souffle empesté,  
Sauvez les bons des filets de l'impie.  
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,  
Foi de Frélon nous écrirons pour vous.

Alors il fit un discours pathétique  
Contre l'Anglais, & pour la loi Salique;  
Et démontra que bientôt sans combat,  
Avec sa plume il défendrait l'état.  
Charle admira sa profonde doctrine;  
Il fit à tous une charmante mine,  
Les assurant avec compassion,  
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès présente à l'entrevue,  
S'attendrissait, se sentait toute émue.  
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour,  
A la douceur est toujours plus encline,  
Que femme prude ou bien femme héroïne.  
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour  
Est fortuné pour cette pauvre race.  
Puisque ces gens contemplent votre face,  
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés.  
Votre visage est visage de grace.  
Les gens de loi sont des gens bien osés,  
D'instrumenter au nom d'un autre maître!  
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître  
Ce sont pédans en juges déguisés.  
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,  
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,

---

## 112 CHANT DIX - HUITIEME.

---

Bourgeois altiers , tyrans en robe noire ,  
A leur pupille ôter ses revenus ;  
Pardevant eux le citer en personne ,  
Et gravement confisquer sa couronne.  
Les gens de bien qui sont à vos genoux  
Par leurs arrêts sont traités comme vous.  
Protégez-les. Vos causes sont communes ;  
Proscrit comme eux , vengez leurs infortunes.

De ce discours le roi fut très-touché ,  
Vers la clémence il a toujours penché.  
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre ;  
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre ;  
Que les Frélons , & gens de ce métier  
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.  
Le grand Dunois plus profond & plus sage ,  
En bon guerrier tint un autre langage.  
Souvent , dit-il , nous manquons de soldats ,  
Il faut des dos , des jambes , & des bras :  
Ces gens en ont ; & dans nos aventures ,  
Dans les assauts , les marches , les combats ,  
Nous pouvons bien nous passer d'écritures,  
Enrôlons les : mettons leur dès demain  
Au-lieu de rame un mousquet à la main.  
Ils barbouillaient du papier dans les villes ,  
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.  
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.  
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent  
En soupirant , & de pleurs les baignèrent.

---

CHANT DIX - HUITIEME. 113

---

On les mena sous l'auvent d'un logis ,  
Où Charle , Agnès , & la troupe dorée ,  
Après dîner passerent la soirée.  
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau  
Fît bien manger la troupe délivrée :  
On leur donna les restes du cerdeau.

Charle & les siens assez gaîment sou-  
perent ,  
Et puis Agnès & Charles se couchèrent.  
En s'éveillant chacun fut bien surpris  
De se trouver sans manteau , sans habits.  
Agnès en vain cherche ses engageantes ,  
Son beau collier de perles jaunissantes ,  
Et le portrait de son royal amant.  
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent  
Bien enfermé dans une bourse mince ,  
Ne trouve plus le trésor de son prince.  
Linge , vaisselle , habits , tout est troussé ,  
Tout est parti. La horde griffonnante  
Sous le drapeau du gazetier de Nante ,  
D'une main prompte , & d'un zèle empressé ,  
Pendant la nuit avait débarrassé  
Notre bon roi de son lesté équipage.  
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers ,  
Selon platon , le luxe est peu d'usage.  
Puis s'esquivant par de petits sentiers ,  
Au cabaret la proie ils partagerent.  
Là par écrit docilement ils couchèrent

---

114 CHANT DIX-HUITIEME.

---

Un beau traité bien moral , bien chrétien  
Sur le mépris des plaisirs & du bien.  
On y prouva que les hommes sont freres ,  
Nés tous égaux , devant tous partager  
Les dons de Dieu , les humaines miseres :  
Vivre en commun pour se mieux soulager.  
Ce livre saint mis depuis en lumiere ,  
Fut enrichi d'un docte commentaire ,  
Pour diriger *l'esprit & le cœur* ,  
Avec préface , & l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée ,  
Et cependant au trouble abandonnée ;  
On court en vain dans les champs , dans les  
bois.

Ainsi jadis on vit le bon Phinée ,  
Prince de Thrace , & le pieux Enée ( p )  
Tout effarés , & de frayeur pantois ,  
Quand à leur nez les gloutonnes harpies ,  
Juste à midi de leurs antres sorties  
Vinrent manger le dîner de ces rois.

Agnès timide , & Dorothée en larmes  
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes ,  
Le bon Bonneau fidele trésorier ,  
Les faisait rire à force de crier.  
Ah ! disait-il , jamais pareille perte  
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.  
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;

---

CHANT DIX-HUITIEME. 115

---

Le roi mon maître est trop bon quand j'y  
pense.

Voilà le prix de son trop d'indulgence  
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.  
La douce Agnès, Agnès compatissante,  
Toujours accorte, & toujours bien disante,  
Lui répliqua : mon cher & gros Bonneau,  
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure  
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau  
Pour les auteurs & la littérature.  
Car j'ai connu de très bons écrivains  
Ayant le cœur aussi pur que les mains,  
Sans le voler, aimant le roi leur maître,  
Faisant du bien sans chercher à paraître,  
Parlant en prose, en vers mélodieux,  
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;  
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;  
Le doux plaisir déguisant leurs leçons,  
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;  
On les chérit ; & s'il est des Frélons,  
Dans notre siècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit, eh que m'importe hélas !  
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras ?  
Il faut dîner, & ma bourse est perdue.  
On le console, & chacun s'évertue  
En vrais héros endurcis aux revers  
A réparer les dommages soufferts.  
On s'achemine aussi-tôt vers la ville,

---

116 CHANT DIX-HUITIEME.

---

Vers ce château , le noble & sur asyle  
Du grand roi Charle & de ses paladins ,  
Garni de tout , & fourni de bon vins.  
Nos chevaliers à moitié s'équiperent.  
Fort simplement les dames s'ajusterent.  
On arriva mal en point , harassé ,  
Un pied tout nud , l'autre à demi chauffé.



---

N O T E S.

(a) **L**E duc de Bourgogne qui assassina le duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.

(b) Gonesse , village auprès de Paris , célèbre par ses boulangers , & par plusieurs combats.

(c) Charles VII ajourné à la table de marbre par l'avocat-général Desmarets.

(d) Sa propre mere Isabelle de Baviere fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troye , par lequel son gendre , le roi d'Angleterre Henri V , eut la couronne de France.

(e) Ce sont les armes d'Angleterre.

(f) Selon les chroniques de ce tems - là il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Sts. Innocens. Il fit quelques tours de passe - passe , pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet , à Bisêtre & au Fort - l'Evêque. Il avait été quelque tems moine . & s'étant fait chasser du couvent , il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes , & exerçait à Paris la profession de gazetier satyrique. Jamais homme ne fut plus méprisé & plus détesté que lui , comme dit la chronique de Froissart.

(g) Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il composa une histoire romaine, détestable, à la vérité, mais qui était passable pour le tems. Il fit aussi l'oracle des philosophes. C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Monstrelet.

(h) Autre calomniateur du tems.

(i) Autre calomniateur.

(k) L'abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Castres, auteur de deux especes de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit son maître, M. le comte de L.....c, & fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti long-tems.

(l) Erclon donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice, comme on l'a déjà dit.

(m) Il semble que ce chant de l'abbé Tristème soit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, docteur & curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

(n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet, fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sordides l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des

pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inséré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poème de l'abbé Tritème. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé La Coste, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé La Coste avait travaillé avec Frélon à l'année littéraire.

(o) La Beaumelle, natif d'un village près de Castries, prêchant quelques tems à Geneve, précepteur de M. de Boify, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame & ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé, *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses & les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort en quatre petits volumes. *Le siècle de Louis XIV* qu'il falsifia, & qu'il chargea de remarques non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la maison royale, & contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont

écrit des volumes d'ordure contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier par des gredins les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent, n'y faites pas attention, laissez écrier ces misérables, afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. Nous ne pensions pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens & fripons, & surtout quand ils ennuiant. Ces anecdotes trop véritable, se trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des sentences affichées, contre les malfaiteurs, au coin de toutes les rues. *Oportet cognoscere malos.*

(p) Les harpies Céleno, Ocipete, & Aello, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetes & Calaïs, fils de Borée, chassèrent ces harpies jusques vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent Enée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophétesses. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu.

*Virginei volucrum vultus fœdissima ventris  
Proluvies, uncaque manus & pallida semper  
Ora fame.*

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédissent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.



CHANT

## CHANT XIX.



## CHANT DIX-NEUVIEME.

*Mort du brave & tendre La Trimouille ;  
& de la charmante Dorothee. Le dur  
Tirconel se fait Charreux.*

**S**EUR de la mort , impitoyable guerre ,  
Droit des brigands que nous nommons héros ,  
Monstre sanglant né des flancs d'Atropos ,  
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !  
Tu la couvris & de sang & de pleurs ;  
Mais quand l'amour joint encor ses malheurs  
A ceux de Mars , lorsque la main chérie ,

*II Partie.*

**L**

D'un tendre amant de faveurs enivré ,  
Répand un sang par lui-même adoré ,  
Et qu'il voudrait racheter de sa vie ,  
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré  
Au même sein , que ses levres brûlantes  
Ont marqueté d'empreintes si touchantes ,  
Qu'il voit fermer à la clarté du jour  
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour ;  
D'un tel objet les peintures terribles ,  
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles ,  
Que cent guerriers qui terminent leur sort ,  
Payés d'un roi pour courir à la mort.

Charle entouré de la troupe royale ,  
Avait repris cette raison fatale ,  
Présent maudit dont on fait tant de cas ,  
Et s'en servait pour chercher les combats.  
Ils cheminaient vers les murs de la ville .  
Vers ce château son noble & sûr asyle ,  
Où se gardaient ces magasins de Mars ,  
Ce long amas de lances & de dards ,  
Et les canons que l'enfer en sa rage  
Avait fondus pour notre affreux usage.  
Déjà des tours le faite paraissait ,  
La troupe en hâte au grand trot avançait ,  
Pleine d'espoir ainsi que de courage :  
Mais la Trimouille honneur des Poitevins  
Et des amans , allant près de sa dame

Au petit pas , & parlant de sa flamme ,  
Manqua sa route & prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure ,  
Il vit un bois de cyprès toujours verts ,  
Qu'en pyramide a formés la nature ,  
Et dont le faîte a bravé cent hivers.  
Il est un antre où souvent les Naiades  
Et les Silvains viennent prendre le frais.  
Un clair ruisseau par des conduits secrets ,  
Y tombe en nappe & forme vingt cascades ,  
Un tapis verd est tendu tout auprès ,  
Le serpolet , la mélisse naissante ,  
Le blanc jasmin , la jonquille odorante ,  
Y semblent dire aux bergers d'alentour ,  
Reposez-vous sur ce lit de l'amour.  
Le Poitevin entendit ce langage  
Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs ,  
Le lieu , le tems , sa tendresse , son âge ,  
Sur-tout sa dame allument ses desirs.  
Les deux amans de cheval descendirent.  
Sur le gazon côte à côte se mirent ,  
Et puis des fleurs , puis des baisers cueillirent :  
Mars & Vénus planant du haut des cieux ,  
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.  
Du fond des bois les nymphes applaudirent ;  
Et les moineaux , les pigeons de ces lieux  
Prîrent exemple , & s'en aimèrent mieux.

Dans les bois même était une chapelle,  
 Séjour funebre à la mort consacré,  
 Où l'avant-veille on avait enterré  
 De Jean Chandos la dépouille mortelle.  
 Deux desservans vêtus d'un blanc surplis,  
 Y dépêchaient de longs *De profundis* ;  
 Paul Tirconel assistait au service ,  
 Non qu'il goûtât ce dévot exercice ,  
 Mais au défunt il était attaché.  
 Du preux Chandos il était frere d'armes ;  
 Fier comme lui , comme lui débauché ,  
 Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.  
 Il conservait un reste d'amitié  
 Pour Jean Chandos ; & dans sa violence  
 Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance ,  
 Plus par colere encor que par pitié.

Il aperçut du coin d'une fenêtre ,  
 Les deux chevaux qui s'amusaient à paître ,  
 Il va vers eux : ils tournent en ruant  
 Vers la fontaine , où l'un & l'autre amant  
 A ses transports en secret s'abandonne ,  
 Occupé d'eux & ne voyant personne.  
 Paul Tirconel , dont l'esprit inhumain  
 Ne souffrait pas les plaisirs du prochain ,  
 Grinça des dents , & s'écria : Profanes ,  
 C'est donc ainsi dans votre indigne ardeur ,  
 Que d'un héros vous insultez les mânes !

---

## CHANT DIX - NEUVIEME. 125

---

Rebut honteux d'une cour sans pudeur ,  
Vils ennemis : quand un Anglais succombe ,  
Vous célébrez ce rare événement :  
Vous l'outragez au sein du monument ,  
Et vous venez vous baisser sur sa tombe !  
Parle , est-ce toi , discourtois chevalier ,  
Fait pour la cour & né pour la mollesse ,  
Dont la main faible aurait par quelque adresse,  
Donné la mort à ce puissant guerrier ?  
Quoi sans parler tu lorgnes ta maîtresse !  
Tu sens ta honte , & ton cœur se confond.  
A ce discours la Trimouille répond ,  
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.  
Dieu qui conduit la valeur des héros ,  
Comme il lui plaît accorde la victoire.  
Avec honneur je combattais Chandos.  
Mais une main qui fut plus fortunée ,  
Aux champs de Mars trancha sa destinée.  
Et je pourrai peut-être dès ce jour ,  
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par son mur-  
mure

Frise en sifflant la surface des eaux ,  
S'élève , gronde , & brisant les vaisseaux ,  
Répand l'horreur sur toute la nature ;  
Tels la Trimouille & le dur Tirconel  
Se préparaient au terrible duel

---

126 CHANT DIX-NEUVIEME.

---

Par ces propos pleins d'ire & de menace.  
Ils sont tous deux sans casque & sans cuirasse.  
Le Poitevin sur les fleurs du gazon,  
Avait jeté près de sa Milanaise,  
Cuirasse, lance, & sabre, & morion,  
Tout son harnois pour être plus à l'aise.  
Car de quoi sert un grand sabre en amours !  
Paul Tirconel marchait armé toujours ;  
Mais il laissa dans la chapelle ardente  
Son casque d'or, sa cuirasse brillante,  
Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer.  
Il ne garda qu'un large baudrier  
Qui soutenait sa lame étincelante.  
Il la tira. La Trimouille à l'instant,  
D'un saut léger à son arme sautant,  
La ramassa tout bouillant de colere ;  
Et s'écriant : Monstre cruel, attends,  
Et tu verras bientôt ce que mérite  
Un scélérat qui faisant l'hypocrite,  
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans :  
Il dit, & pousse à l'Anglais formidable.  
Tels en Phrygie Hector & Ménélas  
Se menaçaient, se portaient le trépas  
Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. (4)  
L'autre, le bois, l'air, le ciel retentit  
Des cris perçans que jetait Dorothée :  
Jamais l'amour ne l'a plus transportée,  
Son tendre cœur jamais ne ressentit

---

## CHANT DIX-NEUVIEME. 127

---

Un trouble égal. Eh quoi, sur le pré même  
Où je goûtais les pures voluptés !  
Dieux tout-puissans, je perdrais ce que j'aime ?  
Cher la Trimouille ! Ah barbare, arrêtez !  
Barbare Anglais, percez mon sein timide.

Disant ces mots, courant d'un pas rapide,  
Les bras tendus, les yeux éteincelans,  
Elle s'élance entre les combattans.  
De son amant la poitrine d'albâtre,  
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,  
Était déjà vivement effleuré  
D'un coup terrible à grand peine paré.  
Le beau Français que sa blessure irrite,  
Sur le Breton vole & se précipite.  
Mais Dorothée était entre les deux.  
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !  
O quel amant pourra jamais apprendre,  
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,  
Que des amans le plus beau, le plus tendre,  
Le plus comblé des plus douces faveurs,  
A pu frapper sa maîtresse charmante.  
Ce fer mortel, cette lame sanglante  
Perçait ce cœur, ce siège des amours,  
Qui pour lui seul fut embrasé toujours :  
Elle chancelle, elle tombe expirante,  
Nommant encor la Trimouille... & la mort ;  
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle ;  
Elle le sent, elle fait un effort,

Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle  
 Allait fermer , & de sa faible main ,  
 De son amant touchant encor le sein ,  
 Et lui jurant une ardeur immortelle ,  
 Elle exhalait son ame & ses sanglots :  
 En j'aime... j'aime... étaient les derniers mots  
 Que prononça cette amante fidelle.  
 C'était en vain. Son la Trimouille , hélas !  
 N'entendait rien. Les ombres du trépas  
 L'environnaient ; il est tombé près d'elle  
 Sans connaissance : il était dans ses bras  
 Teint de son sang , & ne le sentait pas.  
 A ce spectacle épouvantable & tendre ,  
 Paul Tirconel demeura quelque tems  
 Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens  
 Fut suspendu. Tel on nous fait entendre  
 Que cet Atlas que rien ne put toucher , (b)  
 Prit autrefois la forme d'un rocher.

Mais la pitié que l'aimable nature  
 Mit de sa main dans le fond de nos cœurs ,  
 Pour adoucir les humaines fureurs ,  
 Se fit sentir à cette ame si dure :  
 Il secourut Dorothée , il trouva  
 Deux beaux portraits, tous deux en miniature,  
 Que Dorothée avec soin conserva  
 Dans tous les tems , & dans toute aventure.  
 On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus ,

---

CHANT DIX-NEUVIEME. 129

---

Aux cheveux blonds. Les traits de son visage  
Sont fiers & doux : la grace & le courage  
Y sont mêlés par un accord heureux.  
Tirconel dit , il est digne qu'on l'aime.  
Mais que dit-il , lorsqu'au second portrait  
Il s'aperçut qu'on l'avait peint lui-même.  
Il se contemple ; il se voit trait pour trait.  
Quelle surprise ! en son ame il rappelle  
Que vers Milan voyageant autrefois ,  
Il a connu *Carminetta* la belle ,  
Noble & galante , aux Anglais peu cruelle ,  
Et qu'en partant au bout de quelques mois ,  
La laissant grosse , il eut la complaisance  
De lui donner pour adoucir l'absence ,  
Ce beau portrait que du Lombard *Bélin* (c)  
La main savante a mis sur le vélin.  
De Dorothée , hélas ! elle fut mere ;  
Tout est connu , Tirconel est son pere.

Il était froid , indifférent , humain ,  
Mais généreux , & dans le fonds humain.  
Quand la douleur à de tels caracteres  
Fait éprouver ses atteintes ameres ,  
Ses traits sur eux font des impressions  
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires ,  
Trop aisément ouverts aux passions.  
L'acier , l'airain plus fortement s'allume  
Que les roseaux qu'un feu léger consume.

---

130 CHANT DIX-NEUVIEME.

---

Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds ,  
De son beau sang la mort s'est assouvie ;  
Il la contemple , & ses yeux sont noyés  
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.  
Il l'en arrose , il l'embrasse cent fois ,  
De hurlemens il étonne les bois ;  
Et maudissant la fortune , la guerre ,  
Tombe à la fin sans haleine & sans voix.

A ces accens tu rouvris la paupiere ,  
Tu vis le jour , la Trimouille , & soudain  
Tu détestas ce reste de lumiere :  
Il retira son arme meurtriere ,  
Qui traversait cet adorable sein ,  
Sur l'herbe rouge il pose la poignée ,  
Puis sur la pointe avec force élané ,  
D'un coup mortel il est bientôt percé ,  
Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel ,  
Les Ecuyers , les prêtres accoururent ,  
Epouvantés du spectacle cruel ,  
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent ,  
Et Tirconel aurait suivi sans eux  
Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême  
Calmé l'horreur , & rentrant en lui-même ,  
Il fit poser ces amans malheureux ,

---

CHANT DIX-NEUVIEME. 131

---

Sur un brancard que des lances formerent ,  
Au camp du roi ses prêtres le porterent ;  
Et de leurs pleurs les chemins arroserent.

Paul Tirconel , homme en tout violent ,  
Prenait toujours son parti sur le champ.  
Il détesta depuis cette aventure  
Et femme & fille , & toute la nature.  
Il monte un barbe ; & courant sans valets ,  
L'œil morne & sombre , & ne parlant jamais ,  
Le cœur rongé , va dans son humeur noire  
Droit à Paris , loin des rives de Loire.  
En peu de jours il arrive à Calais ,  
S'embarque & passe à sa terre natale :  
C'est-là qu'il prit la robe monacale  
De St. Bruno : (d) c'est-là qu'en son ennui ,  
Il mit le ciel entre le monde & lui ,  
Fuyant ce monde , & se fuyant lui-même ;  
C'est-là qu'il fit un éternel carême ;  
Il y vécut sans jamais dire un mot ,  
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

Quand le roi Charle , Agnès , & la guerrière  
Virent passer ce convoi douloureux ,  
Q'on apperçut ces amans généreux ,  
Jadis si beaux & si long-tems heureux ,  
Souillés de sang & couverts de poussière ,  
Tous les esprits parurent effrayés ,  
Et tous les yeux de pleurs furent noyés ,

---

132 CHANT DIX-NEUVIEME.

---

On pleura moins dans la sanglante Troye ,  
Quand de la mort Hector devint la proie ;  
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur ,  
Le fit traîner avec tant de douceur , (e)  
Les pieds liés & la tête pendante  
Après son char qui volait sur des morts ;  
Car Andromaque au moins était vivante ,  
Quand son époux passa les sombres bords.

La belle Agnès , Agnès toute tremblante ,  
Pressait le roi qui pleurait dans ses bras ;  
Et lui disait : Mon cher amant , hélas !  
Peut-être un jour nous serons l'un & l'autre ,  
Portés ainsi dans l'empire des morts :  
Ah ! que mon ame aussi bien que mon corps ,  
Soit à jamais unie avec la vôtre.

A ces propos qui portaient dans les cœurs ,  
La triste crainte & les molles douleurs ,  
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible ,  
Organe heureux d'un courage invincible ,  
Dit : Ce n'est point par des gémissemens ,  
Par des sanglots , par des cris , par des larmes  
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;  
C'est par le sang : prenons demain les armes.  
Voyez , ô roi ! ces remparts d'Orléans ,  
Tristes ramparts que l'Anglais environne.  
Les champs voisins sont encor tout fumans  
Du sang versé , que vous-même en personne ,

Fites

---

## CHANT DIX-NEUVIEME. 133

---

Fites couler de vos royales mains.  
Préparons-nous : suivez vos grands desseins ,  
C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée ,  
De la Trimouille & de sa Dorothée :  
Un roi doit vaincre , & non pas soupirer.  
Charmante Agnès , cessez de vous livrer  
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne  
A son amant , Agnès doit inspirer  
Des sentimens dignes de sa couronne.  
Agnès reprit : Ah ! laissez-moi pleurer.



## NOTES.

(a) **V**ous savez, mon cher lecteur, qu'Hector & Ménélas se battirent, & qu'Hélène les regardoit faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu ; aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon philosophe chrétien. Tome XII. pag. 169.

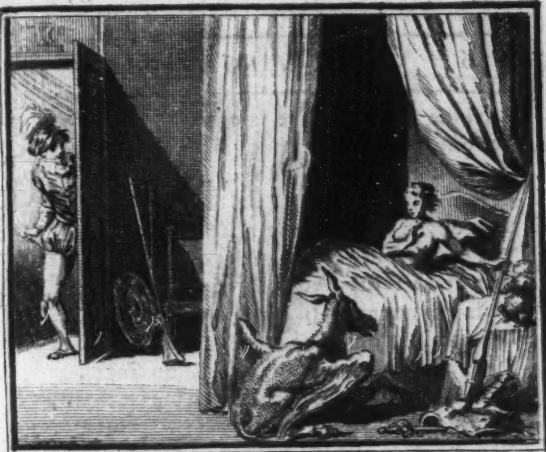
(b) Je crois que notre auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à Persée. Il le laissa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

(c) Ce Bélin était en effet un contemporain ; ce fut lui qui depuis peignit Mahomet second.

(d) Vous savez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vu ce chanoine de Magdebourg qui parlait après sa mort.

(e) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.





## CHANT VINGTIEME.

*Comment Jeanne tomba dans une étrange  
tentation ; rendre témérité de son âne ;  
belle résistance de la Pucelle.*

L'HOMME & la femme est chose bien fragile.  
Sur la vertu gardez-vous de compter.  
Ce vase est beau , mais il est fait d'argile :  
Un rien le casse : on peut le rajuster ;  
Mais ce n'est pas entreprise facile.  
Gardez ce vase avec précaution ,  
Sans le ternir ; croyez-moi , c'est un rêve ,  
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve  
Et le vieux Lot & l'aveugle Samson ,

David le saint , le sage Salomon ,  
Et vous sur-tout , sexe doux , sexe aimable ,  
Tant du nouveau que du vieux testament ;  
Et de l'histoire , & même de la fable.  
Sexe dévot je pardonne aisément  
Vos petits tours & vos petits caprices ,  
Vos doux refus , vos charmans artifices ;  
Mais j'avouerai qu'il est de certains cas ,  
De certains goûts que je n'excuse pas.  
J'ai vu par fois une bamboche , un singe ,  
Gros , court , tanné , tout velu sous le linge ,  
Comme un blondin caressé dans vos bras.  
J'en suis fâché pour vos tendres appas.  
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être  
Qu'un fat en robe , & qu'un lourd petit-maître.  
Sexe adorable à qui j'ai consacré  
Le don des vers dont je fus honoré ,  
Pour vous instruire il est tems de connaître  
L'erreur de Jeanne , & comme un beau grison ,  
Pour un moment égara sa raison ;  
Ce n'est pas moi , c'est le sage Tritême ,  
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de pere Grisbourdon ,  
Terrible encor au fond de sa chaudiere ,  
En blasphémant cherchait l'occasion  
De se venger de la Pucelle altiere ,  
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon ,  
Son chef tondu fut privé de son tronc.

Il s'écriait à Belzébut ; mon pere  
» Ne pourrais-tu dans quelque gros péché ,  
» Faire tomber cette Jeanne sévère ?  
» J'y crois pour moi ton honneur attaché .  
Comme il parlait , arriva plein de rage  
Hermaphrodix au ténébreux rivage ,  
Son eau bénite encor sur le visage .  
Pour se venger l'amphibie animal  
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal .  
Les voilà donc tous les trois qui conspirent ,  
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent  
Pour les séduire il n'en fallut pas tant .  
Depuis long-tems tous les trois ils apprirent  
Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon ,  
Gardait les clefs de la ville assiégée ;  
Et que le sort de la France affligée  
Ne dépendait que de sa mission .  
L'esprit du diable a de l'invention :  
Il courut vite observer sur la terre  
Ce que faisaient ses amis d'Angleterre ;  
En quel état & de corps & d'esprit  
Se trouvait Jeanne après le grand conflit .

Le roi , Dunois , la Trimouille & la belle  
Agnès , Bonneau , Bonifoux , la Pucelle ,  
Étaient entrés vers la nuit dans le fort ,  
En attendant quelque nouveau renfort .  
Des assiégés la brèche réparée ,  
Aux assaillans ne permet plus l'entrée .

---

138 CHANT VINGTIEME.

---

Des ennemis la troupe est retirée.  
Les citoyens , le roi Charle & Bedfort ,  
Chacun chez soi soupe en hâte & s'endort,

Muses , tremblez de l'étrange aventure  
Qu'il faut apprendre à la race future ;  
Et vous , lecteurs , en qui le ciel a mis  
Les sages goûts d'une tendresse pure ,  
Remerciez & Dunois & Denis ,  
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis  
De vous conter les galantes merveilles  
De ce Pégase aux deux longues oreilles ,  
Qui combattit sous Jeanne & sous Dunois  
Les ennemis des filles & des rois.  
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées ,  
Porter Dunois aux Lombardes contrées :  
Il en revint : mais il revint jaloux :  
Vous savez bien qu'en portant la Pucelle ,  
Au fond du cœur il sentit l'étincelle  
De ce beau feu plus vif encor que doux ,  
Ame , ressort , & principe des mondes ,  
Qui dans les airs , dans les bois , dans les  
ondes ,  
Produit les corps & les anime tous.  
Ce feu sacré dont il nous reste encore  
Quelques rayons dans ce monde épuisé ,  
Fut pris au ciel pour animer Pandore.

Depuis ce tems le flambeau s'est usé.  
 Tout est flétri ; la force languissante  
 De la nature en nos malheureux jours ,  
 Ne produit plus que d'imparfaits amours ,  
 S'il est encor une flamme agissante ,  
 Un germe heureux des principes divins ,  
 Ne cherchez pas chez Vénus , Uranie ,  
 Ne cherchez pas chez les faibles humains ,  
 Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux céladons , que des objets vainqueurs  
 Ont enchaînés par des liens de fleurs ;  
 Tendres amans en cuirasse , en soutane ,  
 Prélats , abbés , colonels , conseillers ,  
 Gens du bel air , & même cordeliers ,  
 En fait d'amour défiez vous d'un âne.  
 Chez les Latins le fameux âne d'or ,  
 Si renommé par sa métamorphose ,  
 De celui-ci n'approchait pas encor ,  
 Il n'était qu'homme , & c'est bien peu de  
 chose.

L'abbé Tritême , esprit sage & discret ,  
 Et plus savant que le pédant Larchet , (a)  
 Modeste auteur de cette noble histoire ,  
 Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire ,  
 Quand il fallut aux siècles à venir  
 De ces excès transmettre la mémoire.  
 De ses trois doigts il eut peine à tenir

---

140 CHANT VINGTIEME.

---

Sur son papier sa plume épouvantée,  
Elle tomba. Mais son ame agitée  
Se rassura, faisant réflexion  
Sur la malice & le pouvoir du diable.

Du genre humain cet ennemi coupable  
Est tentateur de sa profession ;  
Il prend les gens en sa possession.  
De tout péché ce pere formidable,  
Rival de Dieu, séduisit autrefois  
Ma chere mere un soir au coin d'un bois, (b)  
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite  
Lui fit manger d'une pomme maudite.  
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.  
On la chassa de son beau paradis.  
Depuis ce jour , Satan dans nos familles  
A gouverné nos femmes & nos filles.  
Le bon Tritême en avait dans son tems ,  
Vu de ses yeux des exemples touchans.  
Voici comment ce grand homme raconte ,  
Du saint baudet l'insolence & la honte.

La grosse Jeanne au visage vermeil ,  
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil ,  
Entre ses draps doucement recueillie ,  
Se rappelait les destins de sa vie.  
De tant d'exploits son jeune cœur flatté ,  
A saint Denis n'en donna pas la gloire ;  
Elle conçut un grain de vanité.

Denis fâché, comme on peut bien le croire,  
 Pour la punir laissa quelques momens  
 Sa protégée au pouvoir de ses sens.  
 Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime,  
 Connût enfin ce qu'on est par soi-même;  
 Et qu'une femme en toute occasion,  
 Pour se conduire a besoin d'un patron.  
 Elle fut prête à devenir la proie  
 D'un piège affreux que tendit le démon.  
 On va bien loin si-tôt qu'on se fourvoie.

Le tentateur qui ne néglige rien ;  
 Prenait son tems ; il le prend toujours bien,  
 Il est par-tout : il entra par adresse  
 Au corps de l'âne, il forma son esprit,  
 De sa voix rauque adoucit la rudesse,  
 Et l'instruisit aux finesse de l'art,  
 Approfondi par Ovide & Bernard. (c)

L'âne éclairé surmonta toute honte ;  
 De l'écurie adroitement il monte  
 Au pied du lit où dans un doux repos,  
 Jeanne en son cœur repassait ses travaux :  
 Puis doucement s'accroupissant près d'elle,  
 Il la loua d'effacer les héros,  
 D'être invincible, & sur-tout d'être belle.  
 Ainsi jadis le serpent séducteur,  
 Quand il voulut subjuguier notre mere,  
 Lui fit d'abord un compliment flatteur.  
 L'art de louer commença l'art de plaire.

» Où suis-je , ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :  
» Qu'ai-je entendu ? par St. Luc ! par St. Marc !  
» Est-ce mon âne ! ô merveille ! ô prodige !  
» Mon âne parle , & même il parle bien.

L'âne à genoux composant son maintien ,  
Lui dit . » ô d'Arc ce n'est point un prestige.  
J'avais parlé deux fois à Balaam.  
Voyez en moi l'âne de Canaan.  
Le juste ciel récompensa mon zele.  
Au vieil Enoc bientôt on me donna,  
Enoc avait une vie immortelle ;  
J'en eus autant & le maître ordonna  
Que le ciseau de la parque cruelle  
Respecterait le fil de mes beaux ans.  
Je jouis donc d'un éternel printems.  
De notre pré le maître débonnaire  
Me permit tout , hors un cas seulement ;  
Il m'ordonna de vivre chastement ;  
C'est pour un âne une terrible affaire.  
Jeune & sans frein dans ce charmant séjour ,  
Maître de tout , j'avais droit de tout faire ,  
Le jour , la nuit , tout excepté l'amour.  
J'obéis mieux que ce premier sot homme  
Qui perdit tout pour manger une pomme.  
Je fus vainqueur de mon tempérament ;  
La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses.  
Je vécus vierge ; or savez-vous comment ?  
Dans le pays il n'était point d'ânesses.

---

CHANT VINGTIEME. 141

---

Je vis couler , content de mon état ,  
Plus de mille ans dans ce doux célibat.

Lorsque Bacchus vint du fond de la Grece  
Porter le thyrsé , & la gloire , & l'ivresse  
Dans les pays par le Gange arrosés ,  
A ce héros je servis de trompette : (d)  
Les Indiens par nous civilisés  
Chantent encor ma gloire & leur défaite.  
Silène & moi nous sommes plus connus  
Que tous les grands qui suivirent Bacchus :  
C'est mon nom seul , ma vertu signalée  
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur ,  
Lorsque saint George à vos Français si dur ,  
Ce fier saint George aimant toujours la guerre ,  
Voulut avoir un coursier d'Angleterre ,  
Quand saint Martin , fameux par son man-  
teau (f)

Obtint encor un cheval assez beau ,  
Monsieur Denis qui fait comme eux figure ,  
Voulut comme eux avoir une monture ;  
Il me choisit , près de lui m'appella.  
Il me fit don de deux brillantes aîles.  
Je pris mon vol aux voûtes éternelles :  
Du grand saint Roch le chien me fétoya. (g)  
J'eus pour ami le porc de saint Antoine ,  
Céleste porc , emblème de tout moine :

---

144 CHANT VINGTIEME.

---

D'étrillés d'or mon maître m'étrilla :  
Je fus nourri de nectar , d'ambroisie.  
Mais , ô ma Jeanne ! une si belle vie  
N'approche pas du plaisir que je sens ,  
Au doux aspect de vos charmes puissans.  
Le chien , le porc , & George & Denis même ,  
Ne valent pas votre beauté suprême.  
Croyez sur-tout que de tous les emplois ,  
Où m'éleva mon étoile bénigne ,  
Le plus heureux , le plus selon mon choix ,  
Et dont je suis peut-être le plus digne ,  
Est de servir sous vos augustes loix.  
Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée ,  
J'ai vu par vous ma fortune honorée.  
Non , je n'ai pas abandonné les cieux ,  
J'y suis encor ; le ciel est dans vos yeux ,

A ce discours peut-être téméraire ,  
Jeanne sentit une juste colere :  
Aimer un âne & lui donner sa fleur !  
Souffrirait-elle un pareil déshonneur  
Après avoir sauvé son innocence  
Des muletiers & des héros de France ;  
Après avoir , par la grace d'en-haut ,  
Dans le combat mis Chandos en défaut ?  
Mais que cet âne , ô ciel ! a de mérite !  
Ne vaut-il pas la chevre favorite  
D'un Calabrois qui la pare de fleurs ?  
Non , disait-elle , écartons ces horreurs.

Tout

---

CHANT VINGTIEME. 145

---

Tous ces penfers formaient une tempête  
Au cœur de Jeanne, & confondaient sa tête,  
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers,  
Les fiers tyrans des ondes & des airs,  
L'un accourant des cavernes australes,  
L'autre sifflant des glaces boréales,  
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan,  
Vers Sumatra, Bengale, ou Céilan.  
Tantôt la nef aux cieus semble portée,  
Près des rochers tantôt elle est jetée;  
Tantôt l'abyme est prêt à l'engloutir,  
Et des enfers elle paraît sortir.

L'enfant malin qui tient sous son empire  
Le genre humain, les ânes & les dieux,  
Son arc en main planait au haut des cieus,  
Et voyait Jeanne avec un doux fourire.  
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet  
Etait flatté de l'étonnant effet  
Que produisait sa beauté singulière  
Sur le sens lourd d'une ame si grossière.  
Vers son amant elle avança la main,  
Sans y songer, puis la tira soudain.  
Elle rougit, s'effraie & se condamne;  
Puis se rassure, & puis lui dit: bel âne,  
Vous concevez un chimérique espoir,  
Respectez plus ma gloire & mon devoir,  
Trop de distance est entre nos especes;  
Non, je ne puis approuver vos tendresses;

*II Partie.*

N

---

146 CHANT VINGTIÈME.

---

Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'âne reprit : l'amour égale tout.  
Songez au cigne à qui Lédæ fit fête (b)  
Sans cesser d'être une personne honnête.  
Connaissez-vous la fille de Minos, (i)  
Pour un taureau négligeant des héros,  
Et soupirant pour son beau quadrupède ?  
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,  
Et que Phillire avait favorisé  
Le dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivait son discours ; & le diable  
Premier auteur des écrits de la fable ,  
Lui fournissait ces exemples frappans ;  
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance ,  
Le grand Dunois qui près de là couchait ,  
Prêtait l'oreille , était tout stupéfait  
Des traits hardis d'une telle éloquence.  
Il voulut voir le héros qui parlait ,  
Et quel rival l'amour lui suscitait.  
Il entre , il voit , ô prodige ! ô merveille !  
Le possédé porteur de longue oreille ,  
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainsi confondue ,  
Lorsqu'en un rets formé de fil d'airain ,  
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain  
Sous le dieu Mars la montra toute nue.

Jeanne après tout n'a point été vaincue ;  
 Le bon Denis ne l'abandonnait pas ;  
 Près de l'abyme il affermit ses pas ;  
 Il la soutint dans ce péril extrême.  
 Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.<sup>1</sup>  
 Comme un soldat dans son poste endormi ,  
 Qui se réveille aux premières alarmes ,  
 Frotte ses yeux , saute en pied , prend les armes ,  
 S'habille en hâte , & fond sur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable  
 Était chez Jeanne auprès de son chevet ;  
 Elle la prend ; la puissance du diable  
 Ne tint jamais contre ce fer divin.  
 Jeanne & Dunois fondent sur le malin ;  
 Le malin court , & sa voix effrayante  
 Font retentir Blois , Orléans , & Nante ;  
 Et les baudets dans le Poitou nourris ,  
 Du même ton répondaient à ses cris.  
 Satan fuyait , mais dans sa course prompte  
 Il veut venger les Anglais & sa honte ;  
 Dans Orléans il vole comme un trait  
 Droit au logis du président Louvet.  
 Il s'y tapit dans le corps de madame ;  
 Il était sûr de gouverner cette ame ;  
 C'était son bien ; le perfide est instruit  
 Du mal secret qui tient la présidente ;  
 Il sait qu'elle aime & que Talbot l'enchanté ;  
 Le vieux serpent en secret la conduit ,

---

148 CHANT VINGTIEME.

---

Il la dirige , il l'enflamme , il espere  
Qu'elle pourra prêter son ministère  
Pour introduire aux remparts d'Orléans  
Le beau Talbot & ses fiers combattans :  
En travaillant pour ses Anglais qu'il aime ,  
Il fait assez qu'il combat pour lui-même,



---

N O T E S.

(a) **L**E pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège, qui dans un livre de critique assure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, & que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

(b) Voilà comment il convient de parler du diable, & de tous les diables qui ont succédé aux furies, & de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On fait assez que Satan, Belzébuth, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alecthon, & Mégère. Le sombre & fanatique Milton, de la secte des indépendans, détestable secrétaire en langue latine du Parlement nommé le Croupion, & détestable apologiste de l'assassinat de Charles I. peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer, & peindre le diable déguisé en cormorant & en crapaud; & faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande salle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

(c) Bernard, auteur de l'opéra de Castor & Pollux, & de quelques pièces fugitives, a fait un art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'est pas encore imprimé.

(d) C'est l'âne de Silène qui est assez sonnu; on tient qu'il servit de trompette.

(e) L'âne d'Apulée ne parla point ; il ne put jamais prononcer que *ob* & *non* , mais il eut une bonne fortune avec une dame , comme on peut le voir dans l'Apuléius en deux volumes in-40. *cum notis ad usum Delphini*. Au reste on attribua de tout tems les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'Odyssée ; les bêtes parlent dans Pilpay , dans Lokman , & dans Esope , &c.

(f) Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à Martin , ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

(g) St. Roch qui guérit de la peste est toujours peint avec un chien , & St. Antoine est toujours suivi d'un cochon.

(h) Lédæ avant donné ses faveurs à son cigne , accoucha de deux œufs.

(i) Pasiphaë amoureuse d'un Taureau , eut le Minotaure. Phillire eut d'un cheval le centaure Chiron , précepteur d'Achille : ce ne fut point Neptune , mais Saturne qui prit la forme d'un cheval ; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.





## CHANT VINGT-UNIEME.

*Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du  
diable. Rendez-vous donné par la prési-  
dente Louvet au grand Talbot. Services  
rendus par frère Lourdis. Belle conduite  
de la discrète Agnès. Repentir de l'âne.  
Exploits de la Pucelle. Triomphe du  
grand roi Charles VII.*

**M**ON cher lecteur fait par expérience  
Que ce beau dieu, qu'on nous peint dans  
l'enfance ,  
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,

---

152 CHANT VINGT-UNIEME.

---

A deux carquois tout-à-fait différens :  
L'un a des traits , dont la douce piquûre  
Se fait sentir sans danger , sans douleur ,  
Croît par le tems , pénétre au fond du cœur ,  
Et vous y laisse une vive blessure.  
Les autres traits sont un feu dévorant ,  
Dont le coup part & brûle au même instant ,  
Dans les cinq sens ils portent le ravage ,  
Un rouge vif allume le visage ,  
D'un nouvel être on se croit animé ,  
D'un nouveau sang le corps est enflammé ,  
On n'entend rien ; le regard étincelle.  
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit ,  
Qui sur ses bords s'élève , échappe , & fuit ,  
N'est qu'une image imparfaite , infidelle ,  
De ces desirs dont l'excès vous poursuit.

Profanateurs indignes de mémoire ,  
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire ;  
Vils écrivains qui du mensonge épris  
Falsifiez les plus sages écrits ,  
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne ,  
Pour son grison sentit ce feu profane ;  
Vous imprimez qu'elle a mal combattu , (a)  
Vous insultez son sexe & sa vertu.  
D'écrits honteux compilateurs infames ,  
Sachez qu'on doit plus de respect aux dames ;  
Ne dites point que Jeanne a succombé :  
Dans cette erreur nul savant n'est tombé ;

Nul n'avança des faussetés pareilles ;  
 Vous confondez & les faits & les tems ,  
 Vous corrompez les plus rares merveilles ;  
 Respectez l'âne & ses faits éclatans ;  
 Vous n'avez pas ses fortunés talens ;  
 Et vous avez de plus longues oreilles.  
 Si la Pucelle en cette occasion ,  
 Vit d'un regard de satisfaction ,  
 Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne ;  
 C'est vanité qu'à son sexe on pardonne ,  
 C'est amour-propre & non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre en tout son jour ,  
 De Jeanne d'Arc le lustre internissable ,  
 Pour vous prouver qu'aux malices du diable ,  
 Aux fiers transports de cet âne éloquent ,  
 Son noble cœur était inébranlable ,  
 Sachez que Jeanne avait un autre amant.  
 C'était Dunois comme aucun ne l'ignore ;  
 C'est le bâtard que son grand cœur adore.  
 On peut d'un âne écouter les discours ,  
 On peut sentir un vain desir de plaire ;  
 Cette passade , innocente & légère ,  
 Ne trahit point de fidelles amours.

C'est dans l'histoire une chose avérée ,  
 Que ce héros , ce sublime Dunois ,  
 Était blessé d'une fleche dorée  
 Qu'amour tira de son premier carquois.  
 Il commanda toujours à sa tendresse ;

Son cœur altier n'admit point de faiblesse ,  
 Il aimait trop & l'état & le roi ,  
 Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeanne ! il fait que ton beau pucelage ,  
 De la victoire est le précieux gage :  
 Il respectait Denis & tes appas.  
 Semblable au chien courageux & fidèle ,  
 Qui résistant à la faim qui l'appelle ,  
 Tient la perdrix & ne la mange pas.  
 Mais quand il vit que le baudet céleste  
 Avait parlé de sa flamme funeste ,  
 Dunois voulut en parler à son tour.  
 Il est des reme où le sage s'oublie.

C'était sans doute une grande folie ,  
 Que d'immoler sa patrie à l'amour.  
 C'était tout perdre ; & Jeanne encor honteuse  
 D'avoir d'un âne écouté les propos ,  
 Résistait mal à ceux de son héros.  
 L'amour pressait son ame vertueuse :  
 C'en était fait , lorsque son doux patron ,  
 Du haut du ciel détacha son rayon.  
 Ce rayon d'or , sa gloire & sa monture ,  
 Qui transporta sa béate figure ,  
 Quand il chercha par ses soins vigilans ,  
 Un pucelage aux remparts d'Orléans.  
 Ce saint rayon frappant au sein de Jeanne ,  
 En écarta tout sentiment profane.  
 Elle cria , cher bâtard , arrêtez ,

Il n'est pas tems , nos amours sont comptés :  
 Ne gâtons rien à notre destinée ;  
 C'est à vous seul que ma foi s'est donnée ;  
 Je vous promets que vous aurez ma fleur.  
 Mais attendons que votre bras vengeur ,  
 Votre vertu sous qui le Breton tremble ,  
 Ait du pays chassé l'usurpateur.  
 Sur des lauriers nous coucherons ensemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit ,  
 Il écouta l'oracle & se soumit.  
 Jeanne reçut son pur & doux hommage ,  
 Modestement ; & lui donna pour gage  
 Trente baisers chastes , pleins de pudeur ,  
 Et tels qu'un frere en reçoit de sa sœur.  
 Dans leurs desirs tous deux il se continrent ,  
 Et de leurs faits honnêtement convinrent.  
 Denis les voit , Denis très-satisfait ,  
 De ses projets pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même ,  
 Dans Orléans entrer par stratagème.  
 Exploit nouveau pour les Anglais hautins ,  
 Tous gens sensés ; mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour ! ô faiblesse ! ô puissance !  
 Amour fatal tu fus prêt de livrer  
 Aux ennemis ce rampart de la France.  
 Ce que l'Aglais n'osait plus espérer ,  
 Ce que Bedford & son expérience ,

---

156 CHANT VINGT-UNIEME.

---

Ce que Talbot & sa rare vaillance  
Ne purent faire , amour , tu l'entrepris !  
Tu fais nos maux , cher enfant , & tu ris.

Si dans le cours de ses vastes conquêtes  
Il effleura de ses flèches honnêtes  
Le cœur de Jeanne , il lança d'autres coups  
Dans les cinq sens de notre présidente.  
Il la frappa de sa main triomphante  
Avec les traits qui rendent les gens fous.  
Vous avez vu la fatale escalade ,  
L'assaut sanglant , l'horrible canonade ,  
Tous ces combats , tous ces hardis efforts ,  
Au haut des murs , en dedans , en dehors ,  
Lorsque Talbot & ses fieres cohortes  
Avaient brisé les remparts & les portes ,  
Et que sur eux tombaient du haut des toits  
Le fer , la flamme , & la mort à la fois.  
L'ardent Talbot avait d'un pas agile ,  
Sur des mourans pénétré dans la ville ,  
Renversant tout , criant à haute voix :  
Anglais ! entrez ; bas les armes , bourgeois !  
Il rassembloit au grand dieu de la guerre ,  
Qui sous ses pas fait retentir la terre ,  
Quand la discorde , & Bellone , & le sort  
Arment son bras , ministre de la mort.

La présidente avait une ouverture  
Dans son logis , auprès d'une masure ,  
Et par ce trou contemplait son amant.

Ce

---

CHANT VINGT-UNIEME. 157

---

Ce casque d'or , ce panache ondoyant ,  
Ce bras armé , ces vives étincelles ,  
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles ,  
Ce port altier , cet air d'un demi-dieu .  
La présidente en était toute en feu ,  
Hors de ses sens , de honte dépouillée .  
Telle autrefois d'une loge grillée ,  
Madame Audou (*b*) dont l'amour prit le cœur  
Iorgnait *Baron* cet immortel acteur ,  
D'un œil ardent dévorait sa figure ,  
Son beau maintien , ses gestes , sa parure ,  
Mêlait tout bas sa voix à ses accens ,  
Et recevait l'amour par tous les sens .

Chez la Louvet vous savez que le diable  
Était entré sans se rendre importun ;  
Et que le diable & l'amour , c'est tout un :  
L'archange noir , de mal insatiable ,  
Prit la cornette & les traits de Suzon ,  
Qui dès long-tems servait dans la maison ;  
Fille entendue , active , nécessaire ,  
Coëffant , frisant , portant des billets doux ,  
Savante en l'art de conduire une affaire ,  
Et ménageant souvent deux rendez-vous ,  
L'un pour sa dame , & puis l'autre pour elle ,  
Satan caché sous l'air de la donzelle  
Tint ce discours à notre grosse belle :

Vous connaissez mes talens & mon cœur ,  
Je veux servir votre innocente ardeur ,  
Votre intérêt d'assez près me concerne .

*II Partie.*

O

Mon grand cousin est de garde ce soir  
 En sentinelle à certaine poterne ;  
 Là , sans risquer que votre honneur soit terne ,  
 Le beau Talbot peut en secret vous voir.  
 Ecrivez-lui , mon grand cousin est sage ,  
 Il vous fera très-bien votre message.  
 La présidente écrit un beau billet ,  
 Tendre , emporté : chaque mot porte à l'ame  
 La volupté , les desirs & la flamme.  
 On voyait bien que le diable dictait.  
 Le grand Talbot habile , ainsi que tendre ,  
 Au rendez-vous fit serment de se rendre.  
 Mais il jura que dans ce doux conflit ,  
 Par les plaisirs il irait à la gloire ;  
 Et tout fut prêt , afin qu'au saut du lit  
 Il ne fit plus qu'un saut à la victoire.

Il vous souvient que le frere Lourdis  
 Fut envoyé par le grand saint Denis ,  
 Chez les Anglais pour lui rendre service.  
 Il était libre & chantait son office ,  
 Disait sa messe , & même confessait.  
 Le preux Talbot sur sa foi le laissait ;  
 Ne jugeant pas qu'un rustre , un imbécille ,  
 Un moine épais , excrément de couvent ,  
 Qu'il avait fait fesser publiquement ,  
 Pût traverser un général habile.  
 Le juste ciel en jugeait autrement.  
 Dans ses décrets il se complait souvent  
 A se moquer des plus grands personnages.

Il prend les sots pour confondre les sages.  
 Un trait d'esprit venant du paradis  
 Illumina le crâne de Lourdis.  
 De son cerveau la matiere épaisse  
 Devint légère, & fut moins obscurcie ;  
 Il s'étonna de son discernement.  
 Las ! nous pensons, le bon Dieu sait comment !  
 Connaissions-nous quel ressort invisible  
 Rend la cervelle ou plus ou moins sensible ?  
 Connaissions-nous quels atômes divers  
 Font l'esprit juste, ou l'esprit de travers ?  
 Dans quels recoins du tissu cellulaire  
 Sont les talens de Virgile ou d'Homère,  
 Et quel levain chargé d'un froid poison  
 Forme un Terſite, un Zoïle, un Fréron ?  
 Un intendant de l'empire de Flore  
 Près d'un œillet voit la ciguë éclore ;  
 La cause en est au doigt du créateur ;  
 Elle est cachée au yeux de tout docteur,  
 N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très-curieux,  
 Utilement il employa ses yeux.  
 Il vit marcher sur le soir vers la ville  
 Des cuisiniers qui portaient à la file  
 Tous les apprêts pour un repas exquis ;  
 Truffes, jambons, gelinotes, perdrix ;  
 De gros flacons à panse ciselée  
 Rafraîchissaient dans la glace pilée,  
 Ce jus brillant, ces liquides rubis

Que tient Citeaux (c) dans ses caveaux bénis.  
Vers la poterne on marchait en silence ,  
Lourdis alors fut rempli de science ,  
Non de latin , mais de cet art heureux  
De se conduire en ce monde scabreux.  
Il fut doué d'une douce façonde ,  
Devint accord , attentif , avisé ,  
Regardant tout du coin d'un œil rusé ,  
Fin courtisan , plein d'astuce profonde ,  
Le moine , enfin , le plus moine du monde.  
Ainsi l'on voit en tout tems ses pareils  
De la cuisine entrer dans les conseils ;  
Brouillons en paix , intrigans dans la guerre ,  
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois ,  
Puis se glissant au cabinet des rois ,  
Et puis enfin troublant toute la terre ;  
Tantôt adroits & tantôt insolens ,  
Renards ou loups , ou singes ou serpens :  
Voilà pourquoi les Bretons mécréans ,  
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.  
Notre Lourdis gagne un petit sentier ,  
Qui par un bois mene au royal quartier ;  
En son esprit roulant ce grand mystere ,  
Il va trouver Bonifoux son confrere.  
Dom Bonifoux , en ce même moment ,  
Sur les destins rêvait profondément ;  
Il mesurait cette chaîne invisible  
Qui tient liés les destins & les tems ,  
Les petits faits , les grands événemens

Et l'autre monde , & le monde sensible.  
 Dans son esprit il les combine tous ,  
 Dans les effets voit la cause & l'admire ,  
 Il en suit l'ordre : il fait qu'un rendez-vous ,  
 Peut renverser ou sauver un empire.

Le confesseur se souvenait encor  
 Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or  
 En champ d'albâtre à la fesse d'un page ;  
 D'un page Anglais : sur-tout il envisage  
 Les murs tombés du image Hermaphrodix.  
 Ce qui sur-tout l'étonne davantage ,  
 C'est le bon sens , c'est l'esprit de *Lourdis*.  
 Il connut bien qu'à la fin saint Denis  
 De cette guerre aurait tout l'avantage.

*Lourdis* se fait présenter poliment  
 Par *Bonifoux* à la royale amie.  
 Sur sa beauté lui fait son compliment ,  
 Et sur le roi. Puis il lui dit comment  
 Du grand *Talbot* la prudence endormie ,  
 A pour le soir un rendez-vous donné  
 Vers la poterne , où ce déterminé  
 Est attendu par la *Louvet* qui l'aime.  
 On peut , dit-il , user d'un stratagème :  
 Suivre *Talbot* , & le surprendre là ,  
 Comme *Samson* le fut par *Dalila*.  
 Divine *Agnès* , proposez cétte affaire ,  
 Au grand roi *Charle*. Ah ! mon révérend père ,  
 Lui dit *Agnès* , pensez-vous que le roi  
 Puisse toujours être amoureux de moi ?

Je n'en fais rien ; je pense qu'il se damne ,  
 Répond Lourdis ; ma robe le condamne ,  
 Mon cœur l'absout. Ah ! qu'ils sont fortunés ,  
 Ceux qui pour vous feront un jour damnés !  
 Agnès reprit , moine , votre réponse  
 Est bien flatteuse , & de l'esprit annonce.  
 Puis dans un coin le tirant à l'écart ,  
 Elle lui dit , auriez-vous par hasard  
 Chez les Anglais vu le jeune Montose ?  
 Le moine noir , l'entendit finement ;  
 Oui , j'ai vu , dit-il , il est charmant.  
 Agnès rougit , baissa les yeux , compose  
 Son beau visage ; & prenant par la main  
 L'adroit Lourdis , le mene avant nuit close  
 Au cabinet de son cher Suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain ,  
 Le roi Charlot qui ne le comprit guere ,  
 Fit assembler son conseil souverain ,  
 Ses aumôniers , & son conseil de guerre.  
 Jeanne au milieu des héros ses pareils ,  
 Comme au combat assistait aux conseils.  
 La belle Agnès d'une façon gentille ,  
 Discrètement travaillant à l'aiguille ,  
 De tems en tems donnait de bon avis ,  
 Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse  
 Sous les remparts Talbot & sa maîtresse.  
 Tels dans les cieux le soleil & Vulcain  
 Surprirent Mars avec son Aphrodite : (d)

On prépara cette grande entreprise  
 Qui demandait & la tête & la main.  
 Dunois d'abord prit le plus long chemin,  
 Fit une marche & pénible & savante,  
 Effort de l'art que dans l'histoire on vante.  
 Entre la ville & l'armée on passa.  
 Vers la poterne enfin on arriva.  
 Talbot goûtait avec sa présidente,  
 Les premiers fruits d'une union naissante,  
 Se promettant que du lit aux combats,  
 En vrai héros il ne ferait qu'un pas.  
 Six régimens devaient suivre à la file.  
 L'ordre est donné. C'était fait de la ville.  
 Mais ses guerriers de la veille engourdis,  
 Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,  
 Baïllaient encor & se mouvaient à peine.  
 L'un contre l'autre ils dormaient dans la  
 plaine.

O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !

Jeanne & Dunois, & la brillante élite  
 Des chevaliers qui marchaient à leur suite,  
 Bordaient déjà sous les murs d'Orléans  
 Les longs fossés du camp des assiégeans.  
 Sur un cheval venu de Barbarie,  
 Le seul que Charle eût dans son écurie,  
 Jeanne avançait en tenant d'une main  
 De Débora l'estramaçon divin ;  
 A son côté pendait la noble épée,  
 Qui d'Holopherne a la tête coupée.

---

164 CHANT VINGT-UNIEME.

---

Notre Pucelle avec dévotion ,  
Fit à Denis tout bas cette oraison :

« Toi qui daignas à ma faiblesse obscure ,  
» Dans dom Remi confier cette armure ,  
» Sois le soutien de ma fragilité ,  
» Pardonne-moi , si quelque vanité  
» Flatta mes sens quand ton âne infidele  
» S'émancipa jusqu'à me trouver belle.  
» Mon cher patron , daigne te souvenir  
» Que c'est par moi que tu voulus punir ,  
» De ces Anglais les ardeurs enragées ,  
» Qui polluaient des nonnes affligées.  
» Un plus grand cas se présente aujourd'hui ,  
» Je ne puis rien sans ton divin appui.  
» Prête ta force au bras de ta servante ,  
» Il faut sauver la patrie expirante ,  
» Il faut venger les lys de Charles sept ,  
» Avec l'honneur du président Louvet.  
» Conduis à fin cette aventure honnête ,  
» Ainsi le ciel te conserve la tête !

Du haut du ciel saint Denis l'entendit.  
Et dans le camp son âne la sentit :  
Il sentit Jeanne : & d'un battement d'aile ,  
La tête haute il s'envole vers elle.  
Il s'agenouille , il demande pardon  
Des attentats de sa tendresse impure.  
Je fus , dit-il , possédé du démon ;  
Je m'en repens : il pleure , il la conjure  
De le monter ; il ne saurait souffrir ,

Que sous sa Jeanne une autre ose courir.  
 Jeanne vit bien qu'une vertu divine  
 Lui ramenait la volatile asine.  
 Au pénitent sa grace elle accorda :  
 Fessa son âne , & lui recommanda  
 D'être à jamais plus discret & plus sage.  
 L'âne le jure : & rempli de courage ,  
 Fier de sa charge , il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair ,  
 Comme un éclair que la foudre accompagne.  
 Jeanne en volant inonde la campagne  
 De flots de sang , de membres dispersés ,  
 Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la couriere,  
 Lui fournissait sa douteuse lumiere.  
 L'Anglais surpris , encor tout étourdi ,  
 Regarde en haut d'où le coup est parti.  
 Il ne voit point la lance qui le tue ;  
 La troupe fuit égarée , éperdue ,  
 Et va tomber dans les mains de Dunois.  
 Charles se voit le plus heureux des rois.  
 Ses ennemis à ses coups se présentent ,  
 Tels que perdreaux en l'air éparpillés ,  
 Tombant en foule & par le chien pillés ,  
 Sous le fusil la bruyere ensanglantent.  
 La voix de l'âne inspire la terreur :  
 Jeanne d'en haut étend son bras vengeur ,  
 Pourfuit , pourfend , perce , coupe , déchire ;  
 Dunois assomme : & le bon Charles tire  
 A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

---

166 CHANT VINGT - UNIEME.

---

Le beau Talbot tout enivré des charmes  
De sa loutet , & de plaisirs rendu  
Sur son beau sein mollement étendu ,  
A sa poterne entend le bruit des armes :  
Il en triomphe ; il disait à part soi ,  
Voilà mes gens , Orléans est à moi.  
Il s'applaudit de ses ruses habiles.  
Amour , dit-il , c'est toi qui prends les villes.  
Dans cet espoir Talbot encouragé ,  
Donne à sa belle un baiser de congé.  
Il sort du lit , il s'habille , il s'avance ,  
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait  
Qu'un écuyer qui toujours le suivait.  
Grand confident & rempli de vaillance ,  
Digne vassal d'un si galant héros ,  
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.  
Entrez , amis , saisissez votre proie ,  
Criait Talbot ; mais courte fut sa joie.  
Au lieu d'amis , Jeanne , la lance en main ,  
Fondait vers lui sur son âne divin.  
Deux cents Français entrent par la poterne :  
Talbot frémit , la terreur le consterne.  
Ces bons Français criaient : *Vive le roi ,  
A boire , à boire , avançons , marche à moi.  
A moi Gascons , Picards , qu'on s'évertue ,  
Point de quartier ; les voilà , tire , tue.*

Talbot remis du long saisissement  
Que lui causa le premier mouvement ,  
A sa poterne ose encor se défendre.

---

CHANT VINGT-UNIEME. 167

---

Tel, tout sanglant , dans sa patrie en cendre ,  
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.  
Talbot combat avec plus de fureur ;  
Il est Anglais ; l'écuyer le seconde :  
Talbot & lui combattraient tout un monde.  
Tantôt de front , & tantôt dos à dos ,  
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots ;  
Mais à la fin leur vigueur épuisée ,  
Cede aux Français une victoire aisée.  
Talbot se rend , mais sans être abattu.  
Jeanne & Dunois priferent sa vertu.  
Ils vont tous deux de maniere engageante ,  
Au président rendre la présidente.  
Sans nul soupçon il la reçoit très-bien.  
Les bons maris ne savent jamais rien.  
Louvet toujours ignora que la France  
A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudissait ,  
Sur son cheval saint George frémissait ;  
L'âne entonnait son octave écorchante ,  
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.  
Le roi qu'on mit au rang des conquérans ,  
Avec Agnès soupa dans Orléans.  
La même nuit, la fière & tendre Jeanne  
Ayant au ciel renvoyé son bel âne ,  
De son serment accomplissant les loix ,  
Tint sa parole à son ami Dunois.  
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle ,  
Criaient encor : *Anglais ! elle est Pucelle !*

F I N.

## N O T E S.

(a) **L'**AUTEUR du testament du cardinal Albéróni, & de quelques autres livres pareils, s'avisa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de sa façon, qui sont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin déstroqué qui se réfugia à Lausanne & en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

(b) On sent bien qu'ici le nom de madame Audou, est substitué au nom d'une grande dame de la cour, qui en effet avait eu de la passion pour Baron le comédien.

(c) Il y a dans Citeaux & dans Clervaux une grosse tonne, semblable à celle d'Heidelberg ; c'est la plus belle relique du couvent.

(d) Aphrodise est le nom grec de Vénus ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs sont sonores ! que cette écume est une belle allégorie ! Voyez Hésiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne soient souvent l'emblème de la vérité.





## L E T T R E

*De M. de VOLTAIRE à l'Académie  
Française, sur les premières éditions de  
ce Poëme.*

MESSIEURS,

J E crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui  
sont, comme vous, à la tête de la littéra-  
ture, d'adoucir les nouveaux désagrémens  
auxquels les gens de lettres sont exposés de-  
puis quelques années. Lorsqu'on donne une  
pièce de théâtre à Paris, si elle a un peu de  
succès, on la transcrit d'abord aux représen-  
tations, & on l'imprime souvent pleine de  
fautes. Des curieux sont-ils en possession de  
quelques fragmens d'un ouvrage, on se hâte  
d'ajuster ces fragmens comme on peut; on  
remplit les vuides au hasard; & on donne  
hardiment, sous le nom de l'auteur, un  
livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le  
voler & le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avis-  
a d'imprimer sous mon nom, il y a deux ans,  
sous le titre ridicule d'histoire universelle,  
deux petits volumes sans suite & sans ordre,  
qui ne contiendraient pas l'histoire d'une  
ville, & où chaque date était une erreur.

*II Partie.*

P

Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit ; & j'apprends qu'à présent on débite de cette maniere, quelques fragmens informes & falsifiés des mémoires que j'avais amassés dans les archives publiques, sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrere, qui sait un peu sa langue, & qui a puisé quelque goût dans votre société & dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet ouvrage, tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une maniere non moins ridicule & non moins révoltante. Ce poëme a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la premiere.

Cet abus de nous attribuer des ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'est à vous, Messieurs, & aux Académies formées sur votre modele,

dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes comme vous élevent leurs voix pour réprover tous ces ouvrages que l'ignorance & l'avidité débitent, le public que vous éclairez est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

---

---

REPOSE DE L'ACADEMIE.

---

L'Académie est très-sensible aux chagrins que vous causent les éditions furtives & défigurées dont vous vous plaignez; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, Monsieur, c'est de savoir que les lecteurs capables de sentir le mérite de vos écrits, ne vous attribueront jamais les ouvrages que l'ignorance & la malice vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé, &c. DUCLOS, *Secrét.*

---

---

É P I T R E

---

*Du Pere Grisbourdon, à M. de Voltaire.*

M O N cher confrere en fine diablerie,  
Féal Voltaire, élu né de l'enfer,  
Salut, honneur, & joie en Lucifer,

Digne patron de notre coterie.

Notre seigneur & commun souverain ,  
Ces jours passés dans notre sanhédrin ,  
Certain damné jeune & de haut parage ,  
Tout frais venu chez nous en équipage ,  
Genoux en terre , à Lucifer offrit  
De la pucelle un extrait manuscrit.  
Le noir monarque avec un ris farouche ,  
Qui fit sortir un charbon de sa bouche ,  
Comme un pontife , à ce nouveau vassal ,  
Faisant baisser son ergot infernal ,  
Prit de ses mains le poëme cinique ,  
Et le remit soudain à Griphael ,  
Greffier en chef , civil & criminel ,  
Pour qu'il en fit la lecture publique.

Tous les démons s'étant mis sur les bancs  
Pour éviter le bruit & le désordre ,  
Comme aux états , acroupis par trois rangs ,  
Ceux du clergé , des nobles , du tiers-ordre.  
Dom Griphael ayant toussé trois fois ,  
Et craché deux , nous lut à haute voix  
Les faits brillans de la coureuse Jeanne ,  
Et ceux d'Agnès , & ceux du divin âne ,  
Que dans tes vers tu rajustes si bien ,  
Que hors du vice on n'est instruit de rien.  
On entendait , pendant cette lecture ,  
Un bruit confus s'élever dans les airs :  
De tous côtés , on chuchote , on murmure.  
Aucun mortel , fût-ce le plus pervers ,  
Se disait-on l'un à l'autre à l'oreille ,

Ne peut écrire une histoire pareille  
 Sans avoir fait un cours dans les enfers.  
 Quelques-uns même, ( à vrai dire des Grimes,  
 Des diabloteaux peu faits à de grands crimes ),  
 En écoutant les rimes rougissaient,  
 Et sur leur front leurs cornes se dressaient.  
 Mais nos démons de Grece & de Florence,  
 Nos gros bonnets & de cloûre & de cour,  
 Surpris, charmés de ta rare science,  
 Battant des mains te louaient tour à tour.

Quand Griphael eut achevé de lire  
 Cet instruisant, mais détestable écrit  
 Qui nous avait de si bon cœur fait rire,  
 Le souverain du ténébreux empire  
 Ayant un peu recueilli son esprit,  
 Fit de la griffe un signal de silence :  
 Puis aussi-tôt roulant sur l'assistance  
 Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit :  
 « Fourche ! ceci passe la raillerie :  
 » On nous a fait une friponnerie.  
 » Mais, par mon chef, sur l'heure je prétens  
 » Savoir quel est, ou qui sont les faux freres  
 » Assez hardis pour divulguer aux gens  
 » Nos plus sacrés & plus profonds mystères.  
 » Ne croyez pas, non, non, c'est une erreur,  
 » Ne croyez pas que l'auteur sophistique  
 » De cet écrit, si fort, si séducteur,  
 » Si digne enfin d'être de ma fabrique,  
 » Lui seul ait pu si bien se mettre au fait

» De tout le fin de ma cour diabolique.  
» Quelqu'impudent qu'il puisse être en effet ,  
» Quoique versé dans notre politique ,  
» Aurait-il dit ce qu'on fait en secret  
» Dans nos foyers & dans nos réfectoires ,  
» S'il n'eût pas eu sur cela des mémoires ?  
» Je le connais : il est si bon chrétien ,  
» Que sur le cou je lui laisse la bride  
» Suivre tout seul , sans l'inspirer en rien ,  
» L'heureux penchant que sa belle ame guide.  
» Mais pour le coup dans ses vers je vois bien  
» Que l'un de vous a dirigé sa plume.  
» Toi , Grisbourdon , parle , réponds , fro-  
» card ?

» Il est souvent de toi , dans ce volume ,  
» Fait mention. N'as-tu point par hasard  
» A cet auteur révélé nos mystères ?

Non , sire : hélas ! j'en jure par vos ferres ,  
Lui répondis-je avec un air soumis :  
Je le connais seulement par ses œuvres.  
De plus , Seigneur , à mes meilleurs amis ,  
Je ne voudrais révéler vos manœuvres.  
Quoique damnés , nous autres gens à froc ,  
Sommes toujours plus fermes que des rocs  
Au vœu sacré qui nous lie à notre ordre.  
Comme sur nous on ne cherche qu'à mordre ,  
Avec grand soin , pour de bonnes raisons ,  
On tient secret au stupide vulgaire ,  
Ce qui se passe au sein de nos maisons.  
Trop de motifs me portent à me taire.

Tandis qu'hélas ! je grille dans ces lieux ,  
Tous nos dévots me comptent dans les cieux ,  
Notre couvent , au moyen de la quête ,  
Tire de quoi faire chommer ma fête ,  
Et fait de moi l'office en faux bourdon .  
Mainte femelle a dans un reliquaire ,  
Sous sa chemise un bout de mon cordon .  
Sur terre enfin je suis saint Grisbourdon ,  
Confesseur , vierge , au commun du bréviaire ,  
Patron banal ( pour ce que vous savez )  
De ces bâtards nommés enfans trouvés .

A ce discours chacun se prit à rire .  
Mais Belphegor se levant , lui dit : « sire ,  
» En écoutant avec attention  
» Ce manuscrit , excellent protocole  
» De la plus sale abomination ,  
» Fait en un mot pour nos maîtres d'école ,  
» J'ai pensé moi , qu'il peut être dicté  
» Par notre ami le seigneur Asmodée ,  
» Directeur né d'une ame débordée ,  
» Et professeur en fait d'impureté .

Maître Asmodée , à ce galant reproche ,  
Levant en l'air une main sale & croche ,  
Se récria : « c'est à tort , monseigneur ,  
» Qu'on met ici cet écrit sur mon compte ,  
» On me fait même en cela trop d'honneur .  
» Car entre nous , je l'avoue à ma honte ,  
» Je ne pourrais , messieurs , c'est un fait sûr ,  
» Si bien dépeindre en style si lubrique  
» Tous les ressorts de mon esprit impur .

» Quant à l'auteur , il est bien de ma clique :  
» C'est mon élève ; & dès ses jeunes ans ,  
» J'ai cultivé ses mœurs & ses talens.  
» J'ai réussi pleinement , je m'en pique.  
» Je lui servais alors de précepteur :  
» Je l'ai depuis fait mon prédicateur ,  
» Mon lieutenant , mon premier secrétaire :  
» Et le chef-d'œuvre enfin qu'il vient de faire  
» Est un garant de sa capacité.  
» Qui que ce soit de nous ne l'a dicté.  
» Et dans son cœur, puisqu'il faut vous le dire,  
» Il a puisé tout ce qu'on vient de lire.  
» Il est bien vrai qu'avant que de l'écrire  
» Il m'invoqua : je fus le voir soudain :  
» Et l'embrassant lui soufflai dans le sein  
» Tout le poison de mes feux impudiques.  
» Je fis passer devant ce libertin  
» Ces traits hardis & ces tableaux ciniques ,  
» Peints sous mes yeux jadis par Aretin :  
» Puis je lui dis : vois cette perspective :  
» Elle te plaît , t'enchanté , te ravit ,  
» Suis les écarts de ta verve lascive ;  
» Ecris , mon cher. Le satyre écrivit.  
» Ah ! s'écria le prince à face noire :  
» Ah ! l'heureux fond , l'excellent naturel !  
» De ce génie exaltons tous la gloire :  
» Au grand Voltaire érigeons un autel.  
» Cher Asmodée ! ô patron des toupies !  
» Que sous vos yeux , à l'instant Griphael ,  
» De cet écrit tire mille copies ,

» Que mes sujets puissent le lire tous.  
» Car je prétends qu'en ces sombres demeures  
» Chacun sur soi le porte en guise d'heures ;  
» Vous, Philopode , au fait de tous ses goûts,  
» Dût en crever sa cabale ennemie ,  
» Expédiez un brevet à l'auteur  
» D'associé dans notre académie.

Ainsi parla notre maître & seigneur.  
Moi , qui pour toi me sens rempli de zèle ,  
Et qui te dois sans doute du retour  
Pour avoir su mettre en un si beau jour ,  
Si fort en vogue , & presque en parallèle ,  
Mes grands talens , & ceux de mon mulet ,  
Je t'ai sur l'heure écrit ce long billet  
Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle.  
Il n'est besoin de te faire valoir :  
Ce brillant grade & cet honneur insigne ,  
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir ,  
Tu le sens bien , & de plus en es digne.

Adieu , mon cher : adieu , jusqu'au revoir.  
Qu'avec plaisir dans notre ardente étuve ,  
Je te verrai descendre un de ces jours ?  
En t'attendant je vais chauffer toujours ,  
Et ta couchette & ta fatale cuve ,  
Où l'on t'apprête un petit bain souffré.  
Dès qu'avec nous tu seras engouffré ,  
Tu trouveras , je t'en préviens d'avance ,  
Dans ce pays des gens de connaissance ;  
Dépêche , accours : tes amis des enfers  
Te recevront chacun à bras ouverts.

» Quant à l'auteur, il est bien de ma clique :  
» C'est mon élève ; & dès ses jeunes ans ,  
» J'ai cultivé ses mœurs & ses talens.  
» J'ai réussi pleinement , je m'en pique.  
» Je lui servais alors de précepteur :  
» Je l'ai depuis fait mon prédicateur ,  
» Mon lieutenant , mon premier secrétaire :  
» Et le chef-d'œuvre enfin qu'il vient de faire  
» Est un garant de sa capacité.  
» Qui que ce soit de nous ne l'a dicté.  
» Et dans son cœur, puisqu'il faut vous le dire,  
» Il a puisé tout ce qu'on vient de lire.  
» Il est bien vrai qu'avant que de l'écrire  
» Il m'invoqua : je fus le voir soudain :  
» Et l'embrassant lui soufflai dans le sein  
» Tout le poison de mes feux impudiques.  
» Je fis passer devant ce libertin  
» Ces traits hardis & ces tableaux ciniques ;  
» Peints sous mes yeux jadis par Aretin :  
» Puis je lui dis : vois cette perspective :  
» Elle te plaît , t'enchanté , te ravit ,  
» Suis les écarts de ta verve lascive ;  
» Ecris , mon cher. Le satyre écrivit.  
» Ah ! s'écria le prince à face noire :  
» Ah ! l'heureux fond , l'excellent naturel !  
» De ce génie exaltons tous la gloire :  
» Au grand Voltaire érigeons un autel.  
» Cher Asmodée ! ô patron des toupies ;  
» Que sous vos yeux , à l'instant Griphael ,  
» De cet écrit tire mille copies ,

- » Que mes sujets puissent le lire tous.
- » Car je prétends qu'en ces sombres demeures
- » Chacun sur soi le porte en guise d'heures ;
- » Vous , Philopode , au fait de tous ses goûts ,
- » Dût en créer sa cabale ennemie ,
- » Expédiez un brevet à l'auteur
- » D'associé dans notre académie.

Ainsi parla notre maître & seigneur.  
Moi , qui pour toi me sens rempli de zèle ,  
Et qui te dois sans doute du retour  
Pour avoir su mettre en un si beau jour ,  
Si fort en vogue , & presqu'en parallèle ,  
Mes grands talens , & ceux de mon mulet ,  
Je t'ai sur l'heure écrit ce long billet  
Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle.  
Il n'est besoin de te faire valoir :  
Ce brillant grade & cet honneur insigne ,  
Où Lucifer t'admet d'un plein vouloir ,  
Tu le sens bien , & de plus en es digne.

Adieu , mon cher : adieu , jusqu'au revoir.  
Qu'avec plaisir dans notre ardente étuve ,  
Je te verrai descendre un de ces jours ?  
En t'attendant je vais chauffer toujours ,  
Et ta couchette & ta fatale cuve ,  
Où l'on t'apprête un petit bain souffré.  
Dès qu'avec nous tu seras engouffré ,  
Tu trouveras , je t'en préviens d'avance ,  
Dans ce pays des gens de connaissance ;  
Dépêche , accours : tes amis des enfers  
Te recevront chacun à bras ouverts.

---

## 178 JUGEMENT SUR LE POÈME

---

*Jugement sur le Poème de la Pucelle, à M\*\*\*,  
qui en a fait deux éditions peu exactes.*

LA nouveauté, quel qu'en soit l'avantage,  
Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage :  
Du jugement l'équitable clarté.  
Des préjugés dissipe le nuage,  
Et ne nous fait donner notre suffrage  
Que lorsqu'il est à bon droit mérité.  
C'est de la mode être bien entêté  
Que de prôner pour gentille pucelle  
Une hideuse & sale péronnelle,  
Rebut honteux de rustres, de valets :  
Digne supôt des plus vils cabarets.  
Notez encor que dans votre grimoire  
On lisait mal cette piteuse histoire :  
Il y manquait élégans afiquets,  
Riches clinquans, brillans colifichets,  
Que nous avons avec l'aide d'un sage  
Restitué presque de page en page,  
Pour la honnir & la vilipender.  
Besoin n'était de la tant ravauder.  
De ces hauts faits nous n'avions l'ame éprise :  
Nuls ornemens n'ont pu l'achalander.  
Voyez un peu la pénible entreprise,  
Que de garder pendant un an entier  
Son pucelage offert au muletier,  
Ce monstrueux, ce hardi pucelage,  
Dont n'eût voulu laquais, moine, ni page.  
Ce bijou rare à la sorte resta,

Parce qu'après nul autre il ne tenta.

Fors un galant , portant longues oreilles ,  
Qui ne fit rien , & promettait merveilles.

Nous n'y voyons de l'un à l'autre bout ,  
Que rêves creux d'un immodeste crâne ,  
Brides à veaux , & contes de peau d'âne ,  
Faits entassés sans justesse & sans goût ,  
Comparaïsons froides & monotones ,  
Malheureux choix de lieux & de personnes ,  
Et saletés brochantes sur le tout ,  
Hermaphrodix , un baron de Cutendre ,  
Que sans horreur on ne saurait entendre ,  
De cent beautés ne sont que l'avant-goût ,

Nous exceptons cependant sœur Besogne  
Jouant son rôle avec quelque vergogne ,  
Jeune , naïve , & que le cœur absout  
Très-volontiers d'un peu de paillardise  
Pour sa vaillance & pour sa mignardise.

La belle Agnès , qui craignant l'embarras  
De résister à ce que lui propose  
Ou l'aumônier , ou Chandos , ou Monrose ,  
Fuit gauchement , & tombe à chaque pas ,  
De tous les trois tour à tour dans les bras ,  
Toujours aimable , & toujours ingénue ,  
Toujours de crainte ou de plaisirs émue.

L'aimable page , au teint brillant & frais ,  
Qui dans son cœur fait panacher la balance ,  
Riche en talens , comme pourvu d'attraits ,  
Sur Charles même ayant la préférence :  
( Tel autrefois l'élégant Adonis

---

## 180 JUGEMENT SUR LE POËME, &c.

---

L'avait sur Mars dans le cœur de Cypris. )

Nous approuvons encor la prévoyance  
Du gros Bonneau, qui, sage & sans fracas,  
De tous les maux ne craint que l'abstinence,  
Et prend le soin d'en prévenir le cas.

Otez enfin quelques traits de satire,  
Quelques portraits brillans & pleins de feu,  
Fruit du génie autant que du délire,  
Et reliez le tout en papier bleu  
Pour être joint à Pierre de Provence,  
Richard sans peur, les douze pairs de France,  
Et ce fatras de sublimes écrits,  
Qui du pont-neuf forment les beaux esprits;  
Dussions-nous voir la présente critique  
Tenir son rang dans la même boutique.

---

### *Epigramme sur le Poëme de la Pucelle.*

**A** L'œuvre on connaît l'ouvrier :  
En lisant la sale Pucelle,  
Amis, pourquoi vous récrier  
Sur l'esprit dont elle étincelle ?  
C'est du Voltaire.... Et tout est beau,  
Tout plaît chez lui jusqu'au blasphème,  
Lorsqu'on y trouve le tableau  
D'un auteur qui s'est peint lui-même.

F I N.



